

CHRISTINA  
LAUREN

*Entre couffin et  
biberons, entre jeux  
sensuels et amoureux...  
l'amour encore plus fort !*

*Beautiful*  
**BELOVED**

Hugo ♦ Roman

NEW ROMANCE

*Beautiful*  
**BELOVED**

**CHRISTINA LAUREN**

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Margaux Guyon

**Hugo** ⇄ **Roman**

© 2014, Éditions Hugo Roman  
Département de Hugo & Cie  
38, rue La Condamine  
75017 Paris  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755620542

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

Du même auteur Christina Lauren

**Série Beautiful**

*Beautiful Bastard*

*Beautiful Stranger*

*Beautiful Bitch*

*Beautiful Sex Bomb*

*Beautiful Beginning*

*Beautiful Beloved*

*Beautiful Secret (avril 2015)*

**Série Wild Seasons**

*Sweet Filthy Boy (mars 2015)*

*Dirty Rowdy Thing (mai 2015)*

*Dark Wild Night*

*Wicked Sexy Liar*

*Pour nos lecteurs qui ont tant aimé Max et Sara, et qui voudraient en savoir plus.*

*C & Lo*

# S

Couverture

Titre

Copyright

Du même auteur Christina Lauren

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Romans parus et à paraître dans la collection « Hugo New Romance » :

# CHAPITRE 1

## Max

La vaisselle est faite, l'appartement rangé. De la chambre d'enfant me parvient la berceuse que fredonne Sara. J'adresse une prière silencieuse au dieu des Enfants Endormis parce qu'en passant devant moi, Sara m'a lancé *le* regard.

Le regard *Attends-moi pour t'endormir.*

Le regard *Voir notre bébé assoupi sur ton torse musclé ne m'a toujours pas lassée.*

Le regard *J'ai envie de toi, j'ai très, très, envie de toi.*

Putain, j'ai de la chance.

Sur la table basse du salon, mon téléphone se met à vibrer. En voyant le nom qui s'affiche sur l'écran, je ne peux m'empêcher de sourire. Je lance à mon frère :

– Bonsoir, ici l'homme le plus heureux du monde !

Silence.

– Tu fais vraiment exprès d'être insupportable en permanence ? réplique-t-il à l'autre bout du fil.

– Bien sûr. Bon, abrège, je suis sur le point de passer à la casserole.

Bon sang, ça fait des mois que nous n'avons pas pris notre temps au lit. Les petits coups rapides avant de nous effondrer d'épuisement sont devenus notre quotidien.

Je devrais peut-être faire quelques étirements pour mieux me préparer à ce qui m'attend.

Mon jeune frère Niall éclate de rire.

– Dans ce cas, j'espère que tu survivras parce que j'arrive la semaine prochaine. Ce serait quand même triste de rater le tour de New York by Max Stella que tu m'as toujours promis.

– Quelle bonne nouvelle ! (Je frappe du poing sur la table. Cette soirée ne cesse de s'améliorer, entre la perspective de faire l'amour à ma superbe femme deux nuits d'affilée et l'arrivée de mon frère la semaine prochaine.) C'est génial. (Je n'ai pas vu Niall depuis mon voyage éclair en Angleterre l'année dernière. Lui n'a jamais le temps de traverser l'Atlantique.) Tu as moins de travail en ce moment ?

– Quelque chose comme ça. Oui, tout à fait. Mais je ne viens pas te voir toi, je viens pour la petite Annabel.

Je pouffe :

– Compris.

– Arrivée mardi et départ dimanche.

Je prends note du reste des détails et raccroche. Je marche vers Sara pour lui annoncer la nouvelle.

La berceuse s'est arrêtée. Comme je m'y attends, je trouve ma femme endormie dans le rocking-chair qui jouxte le berceau, le bébé tout contre elle. Je porte délicatement ma petite chérie, ma Beloved, jusqu'à son berceau. Même si jusqu'à maintenant, Annabel dort par tranches de deux à trois heures, son sommeil est profond. Une fanfare ne la réveillerait pas.

Je doute que nous ayons la même chance avec le prochain.

*Le prochain ?*

Je bats des paupières plusieurs fois. Il faut être fou pour y penser. Nous ne dormons à nouveau que depuis deux semaines.

Le bébé couché, je me dirige vers Sara pour la réveiller. Instantanément, elle se frotte les yeux :

– Oh ! Je me suis endormie.

Je m'agenouille devant elle, replace délicatement une mèche de ses cheveux.

– Ce n'était sûrement pas ton intention.

– Non, j'allais te déshabiller.

– C'est toujours une possibilité.

Sara me prend la main et me tire hors de la chambre d'Annabel.

– À quoi pensais-tu en me regardant tout à l'heure ?

– La vie est belle, c'est tout.

– Moi, je me suis endormie en me demandant si notre deuxième enfant dormirait aussi bien que le premier.

Elle me sourit et j'ouvre la bouche, les yeux écarquillés. Totalement impressionné. Comment peut-elle savoir que je viens de penser à la même chose il y a quelques secondes ?

– Tu trouves qu'Annabel dort bien ?

– Ces derniers temps. Il suffisait d'attendre qu'elle grandisse un peu.

Les cheveux de Sara effleurent ses épaules quand elle secoue la tête. Ils ont beaucoup poussé. Le mouvement sensuel de sa chevelure me donne envie de tirer dessus pendant que je la baise.

Cela fait si longtemps que nous n'avons pas fait quelque chose d'aussi osé.

Les yeux fermés, j'avale ma salive en tentant de contrôler mon désir. Elle s'assoit au bord du lit et ouvre lentement les cuisses.

Avec un sourire, je murmure :

– Tu as perdu la tête.

– Probablement.

Aguicheuse, elle hausse les épaules. Le jeu de séduction a commencé.

Placé entre ses jambes, je l'aide à enlever son débardeur, l'allonge sur le dos pour faire glisser son short.

*Doucement, Max.*

Je refrène mon impatience. J'imagine ramener ses cuisses sur sa poitrine, caresser son sexe trempé jusqu'à ce qu'elle crie à en faire trembler les murs. À la place, j'embrasse son nombril, ses hanches. Ma bouche remonte tendrement sur son ventre et sur ses seins gonflés. Plus le bébé dort, plus ils se tendent. Je suce l'un de ses tétons.

– Tu aimes vraiment mes seins ? Tu aimes leur goût ? demande-t-elle en baissant la voix.

*J'adore* son corps, mais je ne sais pas comment le lui dire. J'aime ses hanches, sa poitrine. J'aime la regarder donner le sein à notre bébé, puis se blottir contre moi. Depuis la naissance de notre fille, j'ai l'impression que le puzzle est complet. Mais j'ai un peu honte de vouloir que son corps reste le même après une grossesse qui n'a pas été une partie de plaisir.

Doucement, je me love contre elle, en pressant ma queue contre sa peau brûlante.

Sara m'attire à elle et m'embrasse dans le cou.

– Est-ce étrange que j'aie envie de rester comme ça pour toujours ? Que je ne pense qu'à remplir cet appartement de bébés ?

Je ris contre son épaule.

– À force de ne pas dormir, tu délires.

– Je sais que j'ai envie d'avoir une grande famille. Je ne t'ai jamais autant aimé que depuis que tu es devenu père... (Elle remarque que mon attention a dérivé vers ses seins ronds, ma bouche se pose sur un téton.) Si mes seins gonflent comme ça à chaque fois...

Je l'embrasse sur la poitrine et dans le cou.

– Pour moi, c'est une expérience spirituelle.

– Donc tu aimes mon corps ? chuchote-t-elle.

La pointe de vulnérabilité que je perçois dans sa voix me choque. Sara sait que j'aime son corps et chaque centimètre carré de sa peau parfaite.

*N'est-ce pas ?*

Je m'écarte pour la regarder.

– *J'adore* ton corps, putain. J'adore te voir aussi épanouie depuis que tu es mère. Tu as l'air si heureuse ces derniers temps. J'aime aussi tes seins prêts à éclater.

Elle me tire les cheveux en riant.

– Finalement, il l'admet !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle fronce les sourcils en m'examinant de ses yeux bruns chaleureux. Aucun mouvement de mon visage ne lui échappe. Souvent, Sara me détaille comme ça : calmement, ouvertement. Les yeux fixés sur mes lèvres, elle me caresse le menton.

– Je ne veux pas que tu t'inquiètes. Je veux un autre enfant. Peut-être pas tout de suite, mais bientôt... Mais quand je le dis, je lis de la peur dans tes yeux.

Je déglutis avec difficulté.

– C'est facile pour moi, je ne porte pas le bébé.

– Regarde, mon corps le vit plutôt bien. Je retournerai travailler bientôt. Regarde-nous : on l'a *fait*.

Je l'embrasse sur le ventre. Elle m'attire à elle et murmure dans mon oreille :

– Ose me dire que tu n'as pas adoré voir ton bébé grandir là-dedans.

J'éclate de rire en avouant :

– C'était plus facile de s'en occuper quand elle était bien cachée là.

Elle lève les yeux vers moi, je lui écarte les cuisses. La sentir sous moi, douce et chaude, augmente encore mon érection.

– Tout va bien mon amour ?

Sa respiration contre mon cou est déjà plus saccadée, elle fait glisser mon boxer Aubade sur mes hanches.

– Oui.

Je me frotte contre sa cuisse :

– Tu es sûre ? Tu n'as pas mal ?

L'air indéchiffrable, elle me dévisage.

– Je suis *sûre*.

– On a déjà fait l'amour la nuit dernière, je n'ai pas envie de te faire mal.

Elle ferme les yeux, m'attire dans son cou.

– Je sais, mon cœur.

Lentement, je la pénètre. Chaque fois que je la prends, je sais que je ne pourrai jamais me passer d'elle. Elle me griffe le dos et halète de plaisir. Nos gémissements se mêlent.

– Seigneur, Princesse. Tu es le paradis. (Je saisis l'un de ses seins et le presse. Je raffole de la sensation du lait dans ma main.) Bordel... *Bordel de merde*...

– C'est nouveau, murmure-t-elle en me caressant les épaules.

Je serre les dents pour résister à tout lui révéler :

– Bon sang, je suis fou de tes seins ! Je suis désolé, je sais que ce n'est pas agréable pour toi...

Mais putain, Princesse. Je suis fou d'eux.

Je la sens se figer sous moi, et j'arrête de bouger pour pouvoir la regarder intensément.

– Quoi ? J'ai dit une bêtise ?

Elle n'a pas l'air énervée, plutôt étonnée ou amusée. Sara noue ses jambes dans mon dos et murmure :

– Depuis quand t'excuses-tu ?

Je lui souris et embrasse ses lèvres douces et pleines. Mon cœur bat un peu trop vite. Je ne suis pas sûr de comprendre où elle veut en venir.

– Tu n'as pas à t'excuser d'être excité par mes seins. Ça me manque de te sentir spontané et naturel avec moi.

Mon premier instinct est de lui *montrer* combien je suis spontané. Lever ses bras au-dessus de sa tête, la prendre plus fort en contemplant ses seins qui gigotent sous moi, leur poids, le frisson d'excitation que je ressens quand ils laissent échapper une goutte de lait sur ma peau. Mais je la pénètre doucement, pour m'assurer de ne pas perdre le contrôle.

Elle agrippe mes fesses, me demande d'aller plus vite, de la baiser plus fort. Je tente de lui en donner plus, mais à chaque fois je pense :

*Doucement*

*Moins fort*

*Doucement*

*Moins fort*

Nous avons beaucoup fait l'amour depuis que le bébé est né, mais nos étreintes n'ont plus rien à voir avec ce qu'elles étaient : baiser sur la table de la cuisine, par terre, inventer un jeu érotique au club, c'est fini. Avant Annabel, je l'attachais, je lui donnais des fessées. Je la prenais dans toutes les positions devant des inconnus, ou mon appareil photo. Une fois, je lui ai mordu si fort l'épaule qu'elle a saigné, ce qui l'a excitée comme jamais.

Avant – et pendant – sa grossesse, je n'ai jamais réalisé à quel point elle est *fragile*.

Et puis elle a accouché de mon enfant : presque quatre kilos, vingt-quatre heures de travail. Pendant deux mois, nous avons cherché nos marques, nous sommes tombés amoureux de notre fille et à nouveau l'un de l'autre, malgré le manque de sommeil. Nous avons compris comment nous trouver avec nos mains, nos bouches, comment jouer sans baiser.

Ensuite, il y a deux mois, Sara m'a dit qu'elle était prête à refaire l'amour.

Au départ, j'étais terrifié. Mais un baiser menant à un autre, je me suis mis à bander comme j'avais rarement bandé depuis des semaines. Son cri quand je l'ai pénétrée résonne encore dans mes oreilles. Un cri aigu, de surprise et de douleur. Je me suis arrêté tout de suite, et même si elle m'a juré qu'elle n'avait *plus* mal, depuis, je ne me suis plus jamais senti tout à fait à l'aise.

Il nous reste à retourner au club.

Il nous reste à sortir l'appareil photo pour autre chose que capturer les grimaces de notre fille.

Il nous reste à faire l'amour en froissant les draps, en cassant des meubles.

Mais dans le lit, alors qu'elle gémit sous moi, ses paroles résonnent et tournent en boucle dans ma tête.

« Ça me manque de te sentir spontané et naturel avec moi. Tu n'as pas à t'excuser. »

Elle ne me force à rien. Elle attend patiemment que je comprenne qu'elle veut du sexe, du vrai.

Elle demande :

– Tu veux qu'on se filme ce soir ?

– Non, Princesse, être tout contre toi me suffit.

– Le club te manque ?

– Non, Princesse, je me trouve exactement où j'ai envie d'être, tout près de notre bébé endormi.

– Tu aimes mes seins comme ça ? Tu aimes leur goût ?

Tout ce que je veux, c'est lui faciliter les choses. Je veux qu'elle se sente aimée et protégée. Je ferme les yeux, tiraillé entre mon soulagement quand Sara jouit et l'angoisse qui monte : je ne comprends plus à demi-mot ce qu'elle veut.



À quatre heures du matin, je m'assois par terre dans la chambre d'Annabel pendant que Sara lui donne le sein. Le ciel est toujours sombre et à cette heure, même dans l'Upper East Side, les rues sont plongées dans le silence.

– Tu n'es pas obligé de te lever, tu sais.

Chaque matin, elle me répète la même chose. Sara s'inquiète de mon manque de sommeil, avant d'enchaîner une longue journée de travail. Mais c'est le moment que je préfère.

– Je l'emmitouflerai bien et je la prendrai dans la poussette pour aller courir quand tu auras fini.

Sara me contemple dans l'obscurité.

– Je t'aime.

Encore une fois, j'avale ma salive avec difficulté avant de lui répondre « Moi aussi ». J'ai eu énormément de mal à dormir cette nuit : je viens de réaliser que j'idolâtre tellement Sara maman que je néglige Sara la femme.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je pense qu'on devrait passer un accord pour se retrouver avant que tu retombes enceinte.

– Se retrouver ?

– J'ai compris ce que tu voulais dire hier soir.

Perplexe, elle fronce les sourcils.

– Ah ?

– Je veux redevenir le mari de tes rêves. Photos. Films. Je veux que tu saches que je peux te donner tout ce que tu désires.

– Ce que je désire ?

– Ce que *nous* désirons.

Elle cligne des yeux et jette un regard au bébé.

– Tu dépasses de loin tous mes rêves de petite fille, tu sais ça ?

– J'apprécie parfois de me surpasser.

Elle glousse et plaque une main sur sa bouche quand le bébé sursaute contre sa poitrine.

– Chut... Chut... Voilà.

– Ma mère pourra peut-être garder notre Beloved un soir pour aller dîner ? Un premier pas vers autre chose...

Elle lève des yeux écarquillés vers moi.

– Comme le club ?

Je l'observe, notre enfant dans les bras. Un instinct protecteur violent me submerge, je ne suis pas sûr de supporter que les autres la regardent alors qu'elle est si vulnérable.

– Si c'est ce que tu souhaites...

Elle acquiesce et répond doucement :

– Oui.



Je replie la poussette et la range dans le placard de l'entrée avant d'enlever mon tee-shirt. Même si l'hiver est exceptionnellement doux – nous sommes quand même en janvier –, le tee-shirt à manches longues que je porte pour courir maintient parfaitement la température de mon corps dehors mais me donne une sensation de claustrophobie dans l'appartement bien chauffé.

Je me penche sur le couffin pour prendre dans mes bras la petite chose emmitouflée qui s'y trouve.

Je murmure en embrassant sa joue rose :

– Ça t'a plu, joli bébé ?

Elle est chaude et pleine de salive. Les grands yeux bruns de notre fille brillent exactement comme ceux de sa mère quand elle sourit.

– On a bien couru, hein ?

Je m'assois sur le canapé et appuie Annabel contre mon torse en reprenant mon souffle.

– Tu t'installes tout transpirant sur le canapé, toi ? s'écrie Sara depuis la suite parentale.

Je tire la langue à Annabel, qui essaie de l'attraper.

– Très transpirant. Je suis vraiment dégoûtant.

Les talons de Sara claquent dans le couloir, elle se fige en nous voyant.

– Max...

– Je nettoierai, Prin...

– Je me fiche de ça, dit-elle en s'approchant. Tu es torse nu avec le plus beau bébé du monde pelotonné contre tes muscles. Mets un tee-shirt, gros pervers, ou je ne serai plus maîtresse de mes actes.

Putain, j'adore quand Sara me regarde comme ça.

– Imagine ce que je ressens quand tu lui donnes le sein...

Elle me sourit et embrasse la cuisse d'Annabel.

– On dirait une petite pêche, sur toi.

En la contemplant, je me demande s'il serait possible de faire dormir la petite si tôt dans la journée. Je n'ai pas vu Sara habillée pour aller travailler depuis des mois, je n'avais pas réalisé à quel point ça m'avait manqué. Sa petite jupe noire s'arrête juste sous le genou, laissant entrevoir sa peau au-dessus de ses bottes en cuir. Ce pull gris met ses seins magnifiques en valeur.

Suivant mon regard, elle jette un coup d'œil à sa poitrine.

– Je dois aller faire du shopping. Mes seins ne passent plus dans aucun vêtement.

– Ne pense même pas à jeter celui-là.

Elle se mordille les lèvres et cligne des yeux.

– Ah non ?

– Non. Tu es superbe, Princesse.

– C'est... approprié ? Quand tu me regardes comme ça, je me demande si j'ai l'air professionnel.

– Tout dépend avec qui.

Elle hausse les épaules et s'assoit à côté de nous.

– Je pensais passer au bureau deux heures pour me remettre dans le bain avant la semaine prochaine. Je dois prendre le petit déjeuner avec les filles avant.

J'embrasse Annabel sur le front.

– Tu veux que je la prenne avec moi ?

– Comme tu préfères. Je peux l'emmener sinon.

Je ne sais pas ce qui m'excite autant dans son visage. La sensation qui monte en moi est bouleversante. La voir habillée, prête à partir... Comme si cette association me sautait aux yeux pour la première fois : ma maîtresse, ma femme, mais aussi une mère, une nourrice et... *putain*, une jeune femme avec la plus belle paire de seins que j'aie vue de ma vie.

Debout, je lui fais signe de me suivre. J'attrape le siège musical d'Annabel dans sa chambre et je le place à côté de l'armoire de la nôtre, en face des photos d'arbres qu'elle adore, avant de guider Sara jusqu'au lit.

– *Max...*

– Juste une minute.

Je sors mon appareil photo, l'installe sur le trépied et le mets en mode rafale. La respiration de Sara s'accélère. Je l'embrasse dans le cou :

– Je ne te retiendrai pas longtemps.

– Annabel est bien tranquille. Tu peux me retenir aussi longtemps que tu veux.

Alors je l'allonge sur le dos, je remonte sa jupe sur ses cuisses et embrasse son ventre. Ma queue durcit à chaque clic de l'appareil photo. Ses mains plongent dans mes cheveux. Je relève son pull, révélant la peau douce et nue de son ventre. Elle a le goût de la pluie et des fruits, cette même odeur sucrée qui me porte aux sens. Je dégrafe son soutien-gorge de soie Aubade et libère sa poitrine.

J'ai toujours aimé les seins de Sara, même si avant elle, les poitrines ne m'attiraient pas plus que ça. Leur poids, l'odeur de sa peau, le tiraillement que je sens dans mon ventre quand elle nourrit notre enfant... C'est étrange de vouloir les voir, les toucher, de ne pas pouvoir m'en passer. Dire que j'ai combattu ce désir pendant des mois.

*Tu n'as pas à t'excuser.*

Ma bouche se referme sur son téton, je le lèche plus fort et grogne de plaisir. Ses seins sont chauds, fermes, pleins...

*J'ai fait ça...*

*C'est grâce à moi qu'elle est devenue comme ça.*

Quand elle baisse mon pantalon de jogging, je deviens frénétique.

Je l'imagine regarder les photos, plus tard. J'aime tellement la sentir dans ma bouche, avoir son goût sur la langue. Elle n'a qu'à regarder mon visage pour savoir à quel point sentir le lait couler sur ma main, voir ses jambes écartées m'excite. Je la vénère.

Bon sang, je vénère cette femme !

Je baise sa main. Elle m'embrasse dans le cou, ses petits gémissements résonnent dans le creux de mon oreille. Elle enlève sa culotte, je lèche mes doigts pour la préparer avant de la prendre d'un mouvement de hanches.

Les yeux écarquillés, soulagée, Sara halète. Putain, elle est *soulagée* comme si elle ne m'avait pas vu depuis des mois. Peut-être est-ce le cas. Je la prends et la baise si fort que je sais ce qui va arriver très vite. Je n'ai pas le temps de l'exciter suffisamment ou de lui demander si elle veut bien que je jouisse en elle avant de partir travailler mais... Je la *désire* tellement que je ne parviens pas à ralentir. Cela fait si longtemps que je ne me suis pas laissé aller.

À cet instant, toute tendresse, tout instinct protecteur ont disparu. Remplacés par un sentiment bien connu et familier : le puissant besoin de sentir qu'elle m'appartient.

Je glisse ma main entre nous, joue avec mes doigts jusqu'à ce qu'elle gémisses et se resserre sur ma queue. Elle crie brièvement puis se calme, inspire profondément en m'attirant contre elle.

Elle m'a vu tous les jours. Nous nous sommes câlinés, nous avons parlé, ri, nous nous sommes endormis à table. Nous avons fait mille choses intimes. Mais là, nous sommes délivrés. Je comprends ce qu'elle veut dire quand elle murmure :

– Tu m'as manqué.

Tout ce que je peux répondre c'est : « Toi aussi, tu m'as manqué. »



Ma mère est déjà devant son bureau quand j'arrive, Annabel dans le porte-bébé. Elle saute sur ses pieds, fait le tour de la réception en courant et se jette sur sa petite-fille sans même me regarder. Je dois l'attraper par les épaules pour l'empêcher de la soulever.

J'éclate de rire :

– Maman... Elle dort. Un peu de calme. Tu la garderas quand je serai en réunion avec Levinson.

Ma mère lève les yeux et son expression s'illumine.

– Bonjour mon grand.

J'ai toujours été très indépendant, mais depuis qu'elle travaille chez Stella & Sumner, je réalise que j'adore la voir ici. Surtout depuis la naissance d'Annabel, j'apprécie qu'elle soit présente, et capable de nous dire quand nous agissons comme des idiots.

Et même si ma mère a élevé dix enfants, je réalise qu'il ne m'est pas si facile de lui demander – surtout pour la première fois – de garder le bébé pour aller dîner avec Sara. D'ordinaire, nous prenons toujours le bébé avec nous, mais il est temps de recommencer à sortir tous les deux. Nous en avons besoin.

Je me lance :

– Maman, j'aimerais bien sortir avec Sara vendredi prochain. Ça te dérangerait de garder Annabel ?

Son visage se décompose.

– Max, tu as oublié.

Je grogne. *Putain*. C'est la deuxième fois qu'une femme me dit la même chose en moins de vingt-quatre heures.

– Oublié quoi ?

– Je pars à Leeds demain, mon cœur. Je passe trois semaines avec Karen.

– Ah... Mince.

– Je peux la garder ce soir si tu veux.

– Non, tu dois faire ta valise, et nous n'avons pas eu le temps de prévoir quelque chose. Il ne faut pas prendre notre première sortie à la légère, c'est comme une opération militaire, elle doit être minutieusement planifiée.

– N'importe quoi. Ça fait des semaines que je te le répète : sors avec ta femme, va dîner, bon sang. Quand Niall, Rebecca et toi êtes nés, ton père et moi laissons le chien vous garder pour pouvoir sortir.

Je pouffe de rire :

– Ça, je n'en doute pas.



– Qu'est-ce que c'est que ça, putain ?

Je jette un coup d'œil à Annabel endormie dans le porte-bébé et réponds à Will :

– Ça s'appelle un Ergo.

Il me suit dans mon bureau et s'affale sur le canapé.

– On dirait que tu viens de faire un saut en parachute en tandem et que tu as oublié d'enlever ton équipement.

Bennett fait irruption dans le bureau.

– Tu ressembles à un kangourou.

– C'est un porte-bébé, bande d'idiots. Je murmure à l'attention d'Annabel : N'est-ce pas, mon petit bébé kangourou.

Je lève les yeux vers mes amis et effectue un rapide calcul mental.

– Bennett, qu'est-ce que tu fous ici ?

– J'avais une réunion avec Will, Gross and Barrett à huit heures. Tu as oublié ?

– Bon sang, arrêtez de me répéter ça ! Je n'ai pas dormi depuis quatre mois !

Ils me dévisagent pendant quelques secondes.

– Tu as mal aux seins ? demande Will.

Je secoue la tête en riant.

– Tocard.

Aussi délicatement que possible, je détache le porte-bébé de mon cou et allonge Annabel à côté de Will. Elle sursaute, remue ses bras et ses jambes, puis se rendort.

Will la regarde comme si j'avais posé une énorme coquille d'œuf à côté de lui. Les mains crispées sur ses genoux, il la fixe comme si elle allait exploser. Même s'il la voit tous les week-ends depuis sa naissance, il a encore l'impression que lui souffler dessus pourrait la briser en mille morceaux.

– Depuis quand es-tu si nul avec les enfants ?

– J'adore les enfants. Mais elle est tellement *petite*.

– Pas du tout. Elle est énorme.

– Tu vois ce que je veux dire.

– Écoutez. J'ai une faveur à vous demander. J'ai envie de sortir dîner avec Sara vendredi...

Bennett m'interrompt :

– Vous allez enfin laisser quelqu'un garder Annabel ?

Le regard noir, j'explique :

– C'est plus facile à dire qu'à faire, n'est-ce pas ? Ma mère part à Leeds demain, donc elle ne peut pas la garder ce week-end. Est-ce que l'un de vous... ?

L'air terrifié, ils me fixent tous les deux.

– Oh, ça va, ce n'est pas si difficile. Seulement quelques heures. Avec vos deux moitiés, vous lui donnez quelques biberons, vous la changez deux-trois fois, elle s'endort, on rentre.

– Impossible, grimace Bennett. Nous allons à Hudson Valley avec Chloé.

– Ce week-end ? demande Will en acquiesçant plusieurs fois comme s'il essayait de se convaincre lui-même. Moi, je suis libre.

– Génial. Merci, mec.

– Je n'ai jamais changé une couche. Ou donné le biberon. Hanna dit toujours que le seul être de sexe féminin que je n'ai pas réussi à séduire, c'est la fille de Liv, Aspen. (Il hausse les épaules.) Mais je suis sûr que c'est une question d'instinct, n'est-ce pas ? Il égrène les règles sur ses doigts : Ne pas ébouillanter Annabel dans son bain, ne pas laisser trop longtemps le lait dans le micro-ondes. Et... ne pas la laisser tomber.

Je m'imagine sortir du bureau et laisser Annabel entre les mains de Will ne serait-ce qu'une minute. Mon ventre se retourne, j'ai envie de vomir.

– Hanna sera là ?

– Elle a un dîner avec ses collègues de thèse.

Je me gratte le menton.

– Tu sais... tu pourrais peut-être venir dîner chez nous ce soir pour t'entraîner un peu, si ça te tente ?

Il acquiesce et avale sa salive. Pour être honnête, je sais que c'est une grande responsabilité. C'est une chose de s'occuper d'Annabel quand nous sommes là et une autre d'être seul avec un nourrisson.

– Pourquoi n'emmenez-vous pas la mioche au restaurant avec vous ? demande Bennett.

- Ce serait un peu contradictoire avec notre objectif. Et Annabel n'est pas une « mioche ».
- J'ai dit : « la petite ».
- Non ! je réponds en chœur avec Will.

Je me passe les mains sur le visage et marmonne :

- Laissez tomber. Will, viens dîner, on boira quelques bières, ce sera sympa. On trouvera bien une solution. Il le faut.

## CHAPITRE 2

## Sara

En descendant la Cinquante-sixième rue, j'aperçois le Parker Meridien à la fin du bloc.

La façade de pierre grise est aussi morne que le ciel nuageux ; à tout moment, la neige menace de tomber. Après Noël, l'hiver à New York est toujours triste : froid et humide, de la neige fondue et boueuse partout, des jours entiers sans le moindre coin de ciel bleu. Mais cette année, le temps s'est révélé exceptionnellement clément, assez doux pour permettre à Max de courir avec la poussette, aux côtés de Will et Hanna, dans Central Park.

Mon téléphone vibre dans la poche de mon manteau. Pas besoin d'y jeter un coup d'œil, je suis persuadée qu'il s'agit de Chloé et du troisième message du genre : Où es-tu ? Tu ne nous poses pas un lapin, hein, Sara ? J'avoue avoir loupé quelques déjeuners entre filles depuis la naissance d'Annabel. Pas toujours facile de sortir de chez soi avec un nouveau-né qui ne demande qu'à passer sa journée pendu au sein.

Encore rêveuse après mon début de matinée avec Max, j'ignore mon téléphone. Attendre trois minutes ne tuera pas Chloé.

Mais soudain, la peur s'empare de moi : et si ce message ne venait pas de Chloé ? Et si j'ignorais volontairement un message de Max m'informant qu'Annabel est malade ou blessée ou...

Je m'écarte de la marée humaine pour m'installer sous un auvent et je sors mon téléphone.

J'ai invité Will à dîner, m'écrit Max. Ça te convient ?

Je soupire et réponds qu'il n'y a pas de problème. À chaque pas, mes bottes favorites crissent sur le sel répandu sur tous les trottoirs de New York. Chloé voulait m'emmener faire du shopping avant mon retour au bureau, mais j'ai décliné sa proposition. Je me sens bien dans ma jupe préférée, juchée sur ces talons qui élancent ma silhouette, avec ce pull fin qui a fait tant d'effet à Max. J'ai besoin de me sentir moi-même.

J'ôte une poussière sur ma veste et agrippe plus étroitement mon sac, un cadeau de Max pour mon anniversaire. Une pochette Burberry, pas un sac de bébé. Je ne suis pas sortie de chez moi sans ma fille,

et à plus forte raison sans couches, lingettes ou vêtements de rechange, depuis la naissance d'Annabel. Ce sac raffiné en cuir souple me semble trop léger.

*Seulement quelques heures loin d'elle aujourd'hui. Voyons comment ça se passe.*



Je souris au portier et entre dans le hall de l'immeuble. Le sol en marbre d'un blanc immaculé quadrillé de noir scintille, les murs de pierre polie réfléchissent la lumière. Ça et là, des gens sont installés sur des bancs, la tête penchée sur leurs Smartphones et leurs tablettes. Les conversations à voix basse bruissent dans l'espace gigantesque. J'avance sous une arche démesurée et tourne à gauche pour gravir les marches qui me séparent du Norma's. Comme d'habitude, j'entends Chloé avant de la voir.

– La voilà ! s'exclame-t-elle en se redressant sur ses bottes à talons aiguille qui lui font des jambes interminables.

Ses longs cheveux lui caressent le visage. Je sens à son expression que je ne m'en tirerai pas sans quelques reproches dus à mon retard.

– Il était temps !

– Je sais, je sais... Désolée. Crois-moi, le temps file à une vitesse avec un enfant ! Tu as beau penser que tu partiras à l'heure, en un clin d'œil, tu te retrouves avec trente minutes de retard.

– Tu es sûre que c'est la vraie raison ? J'ai comme l'intuition que Max n'a pas pu résister en te voyant dans cette tenue, renchérit Hanna, assise à côté de Chloé.

– Tu parles comme une fille qui vit avec un grand amateur de poitrines. Oui, peut-être...

J'adore Hanna. Max est également tombé sous son charme. Il répète toujours qu'une fille capable de tenir Will Sumner par les couilles ne peut être qu'exceptionnelle.

– Faites comme si Attila le Hun n'était pas là, minaude mon assistant et ami George en désignant Chloé. Cette fille n'arrive à être heureuse qu'en torturant son entourage.

– Oh oui !

Je les enlace, retire mon manteau, puis m'assois enfin.

– Comment va la petite princesse ? lance Chloé en soufflant sur sa tasse. Où est-elle ?

– Très bien. Elle passe la journée avec son papa. (Je souris fièrement.) Comment va Bennett ?

– Un cauchemar, répond-elle avec au moins autant de fierté.

– Et Will et toi ? (Je me tourne vers Hanna.) J'ai l'impression de ne plus jamais vous voir, même si Max me donne régulièrement de vos nouvelles. Il prend un malin plaisir à s'infiltrer dans vos joggings matinaux. Désolée !

Hanna s'appuie sur un coude et sourit.

– J'adore quand il vient avec nous. Et à en juger par le sourire niais et béat de Will chaque fois qu'il voit la poussette sur la piste, je t'assure que ça ne le dérange pas non plus.

– Tant mieux, parce que même si je culpabilise, cette heure de sommeil supplémentaire me fait un bien fou.

– Je devrais peut-être me mettre à la course à pied, lance George. Will court torse nu au printemps ?

– George, le coupe Hanna sans l’écouter. Quand vas-tu parler à Sara de l’avion de chasse que tu vois en ce moment ?

– Voyais, corrige-t-il. Au passé. C’était une rupture de niveau un. Je n’ai pas envie d’en parler.

– Niveau quoi ?

– Niveau un, explique-t-il. Sérieusement, vous ne connaissez toujours rien au monde gay ? Niveau un, c’est la rupture par texto, avec une petite phrase qui donne l’illusion de ne pas être un connard de première. Niveau deux, tu dis à l’autre : « Bon, tu ne me fais pas vibrer et moi non plus. Passons à autre chose. » Niveau trois, ça ne fonctionne plus depuis un moment, les choses s’arrêtent naturellement. C’est douloureux quand l’autre fait partie du quotidien. Les types du niveau trois savent si tu bois ton café noir ou au lait, si tu fais attention à ta ligne... Ça peut être triste.

– Bien sûr, je réponds en dégustant mon café. Partager ses restrictions caloriques peut être très romantique.

George me donne une tape sur l’épaule en souriant.

– Tu as droit au sarcasme parce que tu allaites et que ça affecte ta capacité à réfléchir. Où en étais-je ? Niveau quatre, quand l’un des deux partenaires est totalement investi et l’autre... pas du tout. Horrible, n’est-ce pas ? Donc, le niveau un n’a pas l’air si terrible que ça, mais d’après moi, c’est le pire en dehors du quatre. Si quelqu’un rompt par message, ça signifie qu’il ne te laisse aucune chance, tu n’auras jamais d’explications et ce serait compliqué de l’appeler en disant : « Salut ! C’est moi le mec avec qui tu as porté le déguisement de dresseur de lion. Tu peux me dire ce qui s’est passé ? »

Nous acquiesçons toutes avec compassion. George jette un regard mauvais aux muffins placés sur la table avant d’en prendre un.

– Maintenant, je mange pour me reconforter.

– Pauvre George ! C’était vraiment la passion ? demande Hanna.

– Non, mon chou. La passion, c’est seulement avec Will Sumner.

Le serveur remplit ma tasse de café avant de prendre nos commandes.

Je commence :

– Pour moi, ce sera une gaufre croustillante aux mûres et à la crème du Devonshire.

– Je ne sais pas comment tu fais pour ressembler à ça, lance Chloé en désignant mon corps, en continuant à manger autant. Tu ne cours pas avec Hanna et je ne t’ai pas vue à la salle de sport depuis des mois.

– L’une des joies de l’allaitement. Je dois manger davantage pour favoriser la lactation.

C’est vrai. Je fais toujours un peu de sport de temps en temps, mais la grossesse et la maternité ont modelé un nouveau corps auquel je commence à peine à m’habituer : une taille à peine plus épaisse mais des courbes qui n’ont jamais été aussi pleines. J’ai toujours été du genre un peu trop mince, je me sens plus féminine maintenant, avec mes hanches rondes et ma poitrine généreuse. J’aime tellement me

tourner et surprendre le regard de Max sur mes seins, comme s'il ne pouvait s'empêcher de les fixer. Dans des moments pareils, je me sens la reine du monde.

– Que comptes-tu faire quand tu reprendras le travail ? demande Hanna. J'imagine que le moment approche.

– Je ne serai officiellement de retour que la semaine prochaine, mais je pensais qu'il serait plus facile de recommencer tout doux.

– Tu vas vraiment entrer dans ton bureau et t'asseoir dans ton fauteuil aujourd'hui ? lance George d'un ton interrogateur.

Depuis que j'ai pris mon congé maternité, George s'est révélé être un don du ciel. Ces quatre derniers mois, je n'ai pas voulu me sentir totalement déconnectée de ma carrière chez Ryan Media Group. J'ai pris l'habitude de passer au bureau même si j'aurais simplement pu consulter mes mails. Sans se concerter, nous avons mis en place un système, George et moi. Je le rejoignais à son bureau, juste à côté du mien, il me donnait les dossiers, me faisait passer les messages qui réclamaient mon attention, et je lui rendais les documents sur lesquels j'avais travaillé chez moi.

Je ne suis jamais entrée dans mon bureau, et il ne m'a jamais demandé pourquoi.

C'est ridicule, quand on y pense. Je suis Sara Stella, capable de gérer des campagnes de plusieurs millions et un département financier entier.

Mais je ne sais pas encore comment concilier ma vie professionnelle et mes obligations de mère.

– Tu n'es pas encore entrée dans ton bureau ? s'étonne Hanna. Ça va te faire bizarre de revenir ?

– Je ne sais pas. J'ai envie de reprendre le travail. Il le faut. Mon travail me définit, j'ai besoin de ça dans ma vie. Mais Annabel... L'idée de la quitter pendant huit heures par jour me remplit toujours de culpabilité. Comme si c'était mal, comme s'il me manquait le chromosome « maman » qui me donnerait envie de rester à la maison. En plus, je sais que je veux d'autres enfants. Comment vais-je faire ? Est-ce normal d'avoir envie de faire des enfants alors que je suis certaine de vouloir continuer à travailler ?

– N'importe quoi, m'interrompt Chloé. Tu crois que les hommes pensent à ça ? Bien sûr que non. Tu as tout donné pour arriver où tu es. Si tu peux avoir les deux, prends les deux. Ça te demandera peut-être un peu d'organisation, mais tu t'en sortiras. Tu verras bien comment ça se passe. Elle hoche la tête et ajoute : Je n'imagine pas Max rester à la maison.

– En fait... (Je sens que je capte l'attention de Chloé. Elle repose sa tasse, se redresse, en attendant que je continue.) Je ne comprends pas ce qui lui arrive en ce moment. Je sais qu'il a toujours autant envie de moi, mais je pense qu'il a besoin d'une période d'adaptation pour comprendre que je peux être femme et mère à la fois. Il prend de telles précautions avec moi, comme s'il ne savait plus comment se comporter.

– Comment lui en vouloir ? réplique George, et nous nous tournons toutes vers lui. Tu sais à quoi ressemble un vagin après un accouchement ?

Il frissonne avec une grimace mémorable.

– *George*, le réprimande Chloé en secouant la tête.

– Quoi !

– C’est un horrible flash-back. George a raison. Je pense que Max a peur de me faire mal, et moi je ne sais pas comment lui prouver que je suis toujours la même Sara. Je *désire* les mêmes choses qu’avant.

Chloé hausse les épaules et attrape son café.

– C’est compliqué, Sara. Il est passé de la période où il t’avait tout à lui à cette phase où tu apprends à être mère. Pas surprenant qu’il ait du mal à s’y habituer.

– Je ne pense pas que ce soit dû au fait de me partager...

Chloé lève une main pour m’arrêter.

– Ce que je veux dire, c’est que sa perception a changé, continue-t-elle en haussant les sourcils. Tu étais le coup de sa vie. Maintenant, tu es la mère de sa fille.

Acquiesçant, je me mords la lèvre.

– Il a peur que je sois devenue fragile.

– Exactement, dit-elle avec plus de douceur. Avoir Annabel a été assez traumatisant. L’accouchement n’a pas été aussi facile que vous le pensiez. Tu l’as déjà oublié, mais peut-être pas lui. Il a besoin de plus de temps pour s’en remettre.

Chloé a raison. Ce matin, il m’a baisée avec violence. Quand le désir prend le dessus, il oublie le petit murmure dans sa tête qui lui demande de ralentir. C’est ce que je veux.

– Quand êtes-vous sortis tous les deux pour la dernière fois ? demande George.

– Depuis Annabel ? Jamais.

À son tour de lever les sourcils.

– Tu viens de mettre le doigt sur votre problème, mon cœur.

– On parle seulement de sexe de qualité ici ? demande Chloé. Parce que ce n’est pas comme si Annabel pouvait avoir une idée de ce qui se passe.

– Certes, reprend George, mais il est sûrement plus difficile de baiser comme des animaux en rut avec un bébé endormi deux portes plus loin. Vous avez besoin d’espace.

Il a vu juste.

– J’aime mon bébé plus que tout au monde, mais je ne veux rien sacrifier. Je veux baiser mon mari jusqu’à lui faire oublier son prénom.

Le silence se fait autour de la table.

Je demande en riant :

– Trop cash ?

– Jamais, réplique George. Nous sommes en train d’imaginer la scène.

– Mon Dieu, j’ai l’air désespérée. On devrait peut-être commencer par aller dîner. Si Max demande à sa mère de s’occuper d’Annabel ce week-end, on pourrait sortir.

– Sinon, le week-end prochain, Bennett et moi pouvons prendre la petite.

– Holà ! s’exclame George. Et moi ? Mon charme subtil ? Mon visage d’ange ? Pourquoi pas moi ?

Théâtrale, Chloé tourne la tête.

– *Toi ?*

– Tu devrais savoir que ma mère dirige une crèche, que j’ai été maître d’école pour des maternelles pendant toutes mes années d’université. Bordel, j’ai travaillé avec des enfants au lycée pour payer mes cours de majorette. (Chloé ouvre la bouche pour répondre, mais il la prend de court.) La ferme, Mills. (Il se tourne vers moi.) Je m’occuperai d’Annabel. Je peux même m’en occuper ce soir.

– Tu ferais ça ? Vraiment ?

– Les yeux fermés. En plus, ce n’est pas comme si j’avais une vie sociale à sacrifier. Mes nuits sont tout à toi, conclut-il en caressant les muffins du regard.



En rentrant chez moi, l’odeur de l’appartement me frappe. C’est drôle, je ne la sentais plus ces derniers mois. Mon petit déjeuner avec les filles et George m’a fait un bien fou, ma journée s’est passée sans heurt. Je n’ai pas pleuré, j’ai eu seulement une montée de lait gênante quand un appel téléphonique s’est éternisé. Impossible de mettre la main sur la pompe à temps. La prochaine fois, je le ferai au téléphone. Boum, supermaman ! Mes amis ont raison : avec un peu de temps, je parviendrai à tout concilier.

En arrivant chez nous, je me sens invincible. J’ai hâte d’annoncer la bonne nouvelle à Max ! Je le trouve torse nu – encore ! –, uniquement vêtu d’une serviette, un petit bébé endormi dans les bras. En un instant, j’oublie l’idée du dîner. Il pourrait me faire un deuxième enfant...

*Un peu de concentration, Sara.*

– Surprise ! Je t’invite au restaurant. Je n’arrive pas à croire que je prononce cette phrase. Tu vas devoir t’habiller pour de bon cette fois, ou on ne parviendra jamais à sortir de cet appartement.

Interloqué, Max lève les yeux.

– Restaurant ? Comment as-tu... (Il se redresse.) J’ai oublié de te le dire aujourd’hui : je voulais t’emmener dîner ce week-end, mais ma mère part à Leeds demain. J’avais complètement oublié.

– Ne t’inquiète pas. *George va garder Annabel ce soir.*

– Ce soir ? George ? Il a déjà approché un bébé ?

Je traverse la pièce et lui dépose un baiser sur la bouche.

– Bonsoir... Je t’assure, c’est le plan parfait.

Je prends le bébé endormi dans mes bras et me penche pour appuyer mon front sur sa petite tête, en inspirant son odeur. Ses cheveux sont un peu plus foncés que les miens, déjà légèrement bouclés, comme ceux de son père. Son odeur douce me submerge, je sens mes seins s’alourdir et le lait monter presque immédiatement.

Nous avons installé le fauteuil que Max m’a rapporté d’Angleterre à côté de la fenêtre de la chambre d’enfant. C’est mon endroit préféré. J’adore observer la ville en m’occupant d’Annabel. Après l’avoir mise au sein, je jette un coup d’œil à Max.

Il a l'air totalement incrédule.

– On parle du même George ?

– J'ai pris le petit déjeuner avec tout le monde ce matin avant d'aller travailler. Savais-tu que la mère de George était directrice d'une crèche ? Il y a travaillé en parallèle du lycée et de l'université. Il s'y connaît en *bébés*.

Son expression reste sceptique.

– On parle donc du type qui, à Halloween, portait un chapeau en forme de fromage du Wisconsin et une toge, en proclamant qu'il était « Fromageus » ?

– Tout à fait. Et pourtant, il est sûrement plus qualifié pour s'occuper d'elle que nous. En plus, nous n'irons pas bien loin. Juste au coin de la rue. Il pourra m'envoyer un message ou m'appeler s'il a la moindre question, et on sera de retour en trois minutes.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. C'est ce dont nous avons discuté. Va t'habiller, il arrive dans un quart d'heure.



Exactement quatorze minutes plus tard, George sonne à la porte. Max le salue puis le bombarde de questions. Je finis de me préparer en tendant l'oreille.

– Et pour le biberon ? demande Max, qui espère prendre George en défaut.

– Sara allaite, donc j'imagine que vous avez des réserves de lait dans le freezer. Peut-être même dans le réfrigérateur, murmure George, plus pour lui que pour Max. Ah, les seins de Sara ! Depuis quatre mois, on ne parle plus que de ça.

J'entends la porte du freezer s'ouvrir puis se refermer. J'entre dans le salon. George répond patiemment aux questions de Max, qui ne parvient pas à cacher son étonnement.

– J'imagine qu'elle prend environ 200 ml par tétée, continue George. Toutes les trois heures, c'est ça ? Je ferai d'abord chauffer le lait du réfrigérateur avec de l'eau chaude. Bien sûr, pas de micro-ondes, c'est impensable avec du lait maternel. J'utiliserai les biberons congelés si besoin. Mais vous serez rentrés d'ici là.

– On a un chauffe-biberon sinon, ajoute Max, les sourcils froncés. C'est fou, George en sait bien plus long que nous ! Et pour les couches ?

– Qui eût cru que le mot « couche » puisse être sexy ! Avec ton accent britannique, c'est à croquer. D'ailleurs, Maxwell, ça ne me dérangerait pas de te changer pendant ton sommeil. Tu n'as pas idée à quel point je suis doué.

– C'est ce qu'on dit ! (Je l'embrasse sur la joue.) Désolée, Chloé n'est pas là, j'étais obligée de te lancer cette pique de sa part. Merci mille fois, tu es un ange de nous rendre ce service.

Il fait un geste de la main.

– Pas de problème. La petite princesse et moi passerons la soirée ici à sangloter devant *N’oublie jamais*, pour des raisons différentes.

Entre les baisers, les câlins et les instructions de dernière minute, il nous faut encore un bon quart d’heure pour sortir de l’appartement.

Mais nous n’allons finalement pas au restaurant du coin. George a fait une telle impression à Max qu’il a réservé au dernier moment une table dans un restaurant italien raffiné à une dizaine de minutes en voiture. Laisser Annabel me rend nerveuse, mais je suis aussi tout excitée. Nous sortons tous les deux, en couple. Mon cœur n’a toujours pas retrouvé son rythme normal.

Je l’observe pendant qu’il conduit. Les lampadaires qui défilent mettent en valeur ses lèvres charnues, sa mâchoire carrée. Je me remémore notre première véritable sortie au Queen of Sheba. Impossible de détacher les yeux de sa bouche. Je n’y arrive toujours pas, d’ailleurs !

La presse ne le poursuit plus comme au début de notre relation. La naissance d’Annabel a suscité un peu d’émoi et quelques clichés, dans *Page Six*, de Max Stella en papa sexy. Plusieurs articles de blogs ont suivi. Je ne suis plus aussi intransigeante avec les médias, même si j’en veux toujours à ces maudits paparazzis de m’avoir tant effrayée au début.

Le cœur serré, je ferme les yeux. Le souvenir de notre première nuit ensemble, après les photos dans les journaux, me revient en mémoire. Dire que j’ai cru qu’il m’avait trompée... Max organisait une réception ce soir-là. Après une semaine à éviter ses appels, finalement prête à discuter, j’y suis allée. Mais contre toute attente, il avait vraiment souffert de notre éloignement – c’était aussi à moi de m’excuser.

Je me remémore le petit sourire de Max quand nous nous sommes réveillés le lendemain. Il m’offrait son cœur sur un plateau.

Je me souviens de son trouble. Il avait peur de me laisser entrer à nouveau dans sa vie. Dans la lumière du matin, transpirants, épuisés, nous ne pouvions plus nous cacher dans le cou de l’autre, ou derrière nos jeux érotiques. Max me regardait dans les yeux avec toute son honnêteté et sa candeur.

– Reste, avait-il dit en m’embrasant sous l’oreille. Reste avec moi. C’est si bon, Princesse. *Nous*. C’est tellement génial. Si tu me quittes encore, je crois que je ne m’en remettraï pas.

– Jamais plus.

– Je t’aime, tu sais.

La gorge serrée, j’avais acquiescé avant de parvenir à prononcer les mots :

– Je t’aime.

– Donc, nous sommes officiellement ensemble. Donc, tu ne douteras plus jamais de mes sentiments. Reste avec moi, apprends à me faire confiance.

C’était aussi simple que cela. Ça l’avait toujours été. Je m’en étais rendu compte par la suite.

Notre relation a évolué, notre amour a gagné en puissance. Notre couple – Max et Sara – est une évidence, comme un battement de cœur commun. Mais nos sentiments sont tellement forts que, parfois, j’en ai le vertige.

Parce que, désormais, je ressens tout. Comme si on avait ouvert une vanne en moi qui m'emplit de chaleur, de fierté, d'excitation, d'angoisse, de vulnérabilité, de force, d'impuissance, de désir. Une fois ouverte, impossible de la refermer. Je suis pleine, à deux doigts d'éclater, mais je suis aussi totalement épanouie. Je ressens tant de choses ! Une certitude brûle en moi : si quelqu'un s'attaquait à mon homme ou à mon bébé, je l'étriperai.

Comment oserais-je me plaindre d'avoir du mal à concilier la maternité et mes désirs de femme pour que les deux personnes qui comptent le plus pour moi ne manquent jamais de rien ? Les avoir dans ma vie est si merveilleux.

Tout en conduisant, Max me tient la main. Un message de George me tire de mes pensées.

– Waouh !

Je montre l'écran à Max : c'est une photo d'Annabel endormie sur l'épaule de George, son minuscule poing tout contre sa petite bouche parfaite.

– On devrait lui envoyer des fleurs pour le remercier, répond Max avec un sourire taquin. Et dire qu'elles viennent de Will.

– Ne commence pas ! je réplique en rangeant mon téléphone dans ma poche. Si tout se passe bien, nous pourrions lui demander de revenir. Il suffit de changer l'intitulé de son poste d'assistant en baby-sitter et de lui offrir une augmentation.

– Je ne suis pas contre l'idée... (Il m'embrasse la main.) On pourrait peut-être même partir en week-end. Dans un endroit où nous passerions la journée au lit en oubliant nos vêtements dans notre valise.

– Le paradis...

Nous nous garons devant le Granduca. Mon téléphone vibre dans ma poche, je découvre sans surprise un autre message de George.

Regarde comme elle est belle !! écrit-il en légende d'une photo d'Annabel, assoupie dans son berceau.

Je murmure à Max :

– C'est trop beau pour être vrai, mais au lieu de douter de ce miracle, je vais profiter de ma soirée. Si tu as de la chance, je te laisserai me peloter sur le chemin du retour...

– C'est la proposition la plus merveilleuse qu'on puisse me faire !

Max me caresse le cou et m'attire à lui. Mon esprit dérive vers ce qui nous attend. Où aller ? Qu'inventera-t-il pour mon plaisir ? C'est ce qui m'a manqué. Max et Sara. Ce soir, tout se passe à la perfection.

Max tend ses clefs à l'un des voituriers, l'autre se précipite pour ouvrir ma portière mais mon mari s'interpose : « À moi l'honneur. » Il tend la main pour m'aider à sortir de la voiture.

Bien consciente que je porte une robe, je pose les pieds avec beaucoup de précaution par terre, puis je me redresse. La main de Max est chaude et rassurante dans la mienne. J'esquisse un pas pour aller vers le restaurant, mais je n'arrive pas à avancer.

*Bordel de...* J'halète en réalisant que je suis coincée. Ou pour être exacte, que ma robe est coincée dans la portière de la BMW. Ma robe si délicate, au tissu brodé de perles.

– Je suis... (Je lâche la main de Max pour mieux évaluer la situation.) Ma robe est coincée...

Max s'agenouille à côté de moi.

– Non, c'est bon, laisse-moi faire.

Les voituriers ont compris que quelque chose clochait.

– Vous devriez peut-être essayer de tirer doucement, propose l'un d'eux.

– Non, ça ne ferait qu'empirer la situation. J'ai des ciseaux, je vais aller les chercher, dit un autre.

– C'est vraiment coincé, commente leur supérieur. Comment avez-vous fait ?

Quatre paires de mains se proposent pour m'aider à me dépêtrer de cette situation, mais je les repousse.

– Non. S'il vous plaît, cette robe est vintage (On entend la grimace dans ma voix. Je ne veux pas la déchirer encore plus. Pourtant mes efforts s'avèrent vains. Merde alors !) C'est un cadeau de ma mère. Laissez-moi...

– Oh, lancent-ils à l'unisson.

– Bong sang de bonsoir ! s'exclame Max.

Je l'ai déchirée. *Vraiment* déchirée. Au lieu d'un petit trou facilement dissimulable, voilà ma robe fendue jusqu'en haut de la cuisse, laissant apparaître mes bas jarretière Aubade.

– Je n'arrive pas à croire à ce qui vient de se passer.

– Et pourtant.

– Je suis désolé, Princesse. Nous pouvons rentrer, tu pourras te changer.

– Ce n'est rien. (Je me redresse et monte sur la pointe des pieds pour l'embrasser dans le cou.)

Maudit karma, je venais juste de dire que c'était trop beau pour être vrai. *Bien sûr* que quelque chose allait tourner au vinaigre !

– Je mentirais si je déplorais ce changement dans ta robe, murmure-t-il en observant ma cuisse.

– Est-ce trop obscène ? je demande, en sentant un frisson d'excitation me parcourir quand il secoue la tête.

– Absolument pas.

Il m'effleure la hanche, caresse la peau nue de ma cuisse devant tout le monde.

Une bouffée de chaleur me submerge. Allons-nous jouer à un petit jeu ce soir ? Me caressera-t-il sous la table ?

– Ma chérie, dit-il en m'embrassant dans le cou. Laisse-moi nous trouver une table, va aux toilettes, arrange ta robe et vois avec George si tout roule, d'accord ?

Je tressaille en serrant sa main dans la mienne.

– D'accord.

Mais je n'appelle pas George, je préfère lui envoyer un message pour être sûre de ne pas réveiller Annabel.

Je sais que je n'ai pas besoin de te demander comment ça va donc je te fais juste un petit coucou.  
Coucou !

Sa réponse fuse : Si vous n'êtes pas encore nus tous les deux, je vais être vraiment déçu.  
J'éclate de rire.

Non, nous ne sommes pas nus. Comment va mon bébé ?

Très bien. Elle vient de se réveiller, je prépare son biberon. Dîner et film.

Tu es irremplaçable.

Dis-moi quelque chose que je ne sais pas...

Je m'observe dans le miroir des toilettes des filles. Max a raison : ce n'est pas si mal. Satisfaite, je pars à la recherche de mon mari en tapant ma réponse.

Comment puis-je te rendre la pareille, George ?

Offre-moi quelque chose qui brille.

Je souris.

Comme si c'était fait.

Quand je dis « brille » j'imagine un groupe de jeunes garçons en slips pailletés.

Je m'en doutais.

Sa réponse arrive une seconde plus tard. Tu me connais par cœur. C'est pour ça que nous sommes amis.



Peu de temps après, on nous dirige vers notre table. Max me regarde intensément, comme s'il était sur le point de m'allonger sur la table pour faire de moi son dîner. J'espère survivre aux deux prochaines heures...

Je choisis un risotto aux palourdes, au bacon et à la ciboulette, Max commande des *fettucine* avec une sauce aux asperges. Le serveur nous apporte une bouteille de pinot noir et la présente à Max, qui sourit et lui fait signe de me montrer l'étiquette. C'est ridicule, je n'y connais rien en vin. Mais je comprends soudain, et mes yeux s'illuminent. C'est le vin que nous avons bu à la réception de notre mariage, juste après la mairie. Mon mari était tellement sexy ce jour-là.

– Parfait.

Le serveur sourit et entreprend d'ouvrir la bouteille.

– C'est un excellent choix, commente-t-il en plaçant la bouteille entre ses jambes pour mieux la maintenir. (Il rit nerveusement, parce que le tire-bouchon semble coincé.) Je crois qu'on a un petit problème...

– Je peux peut-être... commence Max.

Mais le bouchon sort avec un bruit mouillé et le serveur et Max lui jettent un coup d'œil suspicieux ; il est noir de vase.

– Oh ! lâchent-ils à l'unisson.

On dirait que Max vient de faire éclater le ballon coloré avec lequel il jouait depuis des heures.

Je plaisante :

– Ce n'est pas la métaphore rêvée...

Max ne semble pas apprécier la plaisanterie.

– Je suis vraiment désolé, s'excuse le serveur en regardant autour de lui comme s'il espérait trouver une solution dans la salle. Cette bouteille est gâtée, je vais vous en chercher une autre. (Il s'arrête, ce n'est pas bon signe.) Oh non ! Je viens de me rappeler que c'était la dernière.

– Pas de problème, lance Max en parcourant la carte des vins. Ce n'est pas votre faute. Nous prendrons une bouteille de MacRostie à la place.



Le vin versé dans nos verres, je grignote un petit morceau de pain chaud en attendant que l'on nous serve notre dîner.

– Comment s'est passée la journée avec Annabel ?

Le sourire aux lèvres, Max m'observe de l'autre côté de la table.

– Je croyais que le sujet bébé était interdit ce soir, Mme Stella. Mais comme je ne rate jamais une occasion de parler de notre fille, je peux te dire qu'elle a été parfaite, comme d'habitude. Ma mère adore s'en occuper. Sans parler de Will qui ne peut s'empêcher de lui faire des grimaces ridicules à chaque occasion.

Mon téléphone vibre à côté de mon assiette, je jette un coup d'œil à l'écran.

Ta fille n'aime pas Ryan Gosling. Preuve qu'elle possède bien une partie de l'ADN de son père. Jointe au message, une photo de tous les deux sur le canapé. L'expression contrariée d'Annabel est à mourir de rire.

Je la montre à Max et réponds rapidement avant de retourner le téléphone sur la table.

Max me prend la main, caresse mon alliance.

– Tu peux regarder ton téléphone, tu sais. C'est la première fois que nous sortons sans elle. C'est normal de ne pas être totalement sereine. Je ne suis pas totalement serein non plus.

– Ça ne se voit pas du tout. Ça ne se voit jamais. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui sache à ce point dissimuler ses inquiétudes.

– Je n'en suis pas si sûr. Je n'ai jamais rien pu te cacher, si ? Tu as tout de suite su que j'étais fou de toi.

– Ton imitation du play-boy distant était assez réussie. Même si...

Mon téléphone vibre à nouveau, je ravale un grognement.

C'est un commentaire sur le film. Si les photos n'étaient pas aussi adorables et si je ne lui étais pas aussi reconnaissante de garder le bébé, je lui offrirais une voiture pour qu'il oublie mon numéro pendant les prochaines quarante-cinq minutes.

Annabel a-t-elle été plus agitée que d'habitude aujourd'hui ? Vous l'avez vue pleurer en remuant dans tous les sens ?

Soudain inquiète, je demande à Max :

– Annabel était agitée aujourd'hui ?

– Peut-être un peu plus en fin de journée, mais rien de bien marquant. Elle avait envie de rentrer à la maison, c'est tout.

Rien de très net de notre côté. Pourquoi ? Tout va bien ?

Je suis sûr que ce n'est rien du tout, me répond George. Son ventre fait un peu de bruit, je vais lui faire un massage pour bébé. Pour évacuer les gaz.

Je jette un coup d'œil à Max :

– Elle ne se sent pas bien. George pense qu'il s'agit seulement de gaz, mais je n'en suis pas persuadée.

– Tu veux qu'on y aille, Princesse ? répond-il, les traits tirés.

– Je ne sais pas.

Dans des moments pareils, je ne sais jamais si je dois faire taire mon côté surprotecteur ou me laisser aller à mes inquiétudes. Un bébé crie au fond du restaurant, je ferme les yeux. Bien sûr, il ne manquait plus que ça. Mes seins se tendent, le lait monte alors que je n'ai ni bébé ni pompe sous la main. Cette soirée vire au cauchemar.

Un serveur s'avance avec nos plats, mes épaules se relâchent légèrement.

– Bordel. Je leur demande de les emballer ?

Le téléphone vibre encore sur la table, si près de mes couverts qu'ils grincent. Max pose son assiette, le serveur me lance un regard interloqué.

Bébé se sent mieux. Malheureusement, elle se sent mieux parce qu'elle a vomi sur moi. Et sur le canapé.

– Elle a vomi sur la chemise italienne préférée de George. Il faudra peut-être lui envoyer des chocolats et des fleurs. Allons-y maintenant.

Dans ces circonstances, après une telle succession de catastrophes, on acquiert la certitude que la vie nous joue des tours. Volontairement. Mon téléphone vibre à nouveau, faisant valdinguer mes couverts. Je l'attrape au moment où le serveur saisit l'assiette de Max, à l'*exact moment* où la personne à côté de nous se lève. Le serveur se prend les pieds dans ma chaise et l'assiette pleine de crème de Max s'écrase sur ses genoux.

La bouteille de vin se renverse sur la nappe, mon téléphone et le pantalon de Max. Horrifiée, j'observe le chaos et la mixture blanche qui tache son pantalon. Un enfant à côté de nous éclate en sanglots, je dévisage Max.

– Tout va bien, m'assure-t-il en essuyant son pantalon avec une serviette.

Nouvelle photo de George.

– C'est bon, Princesse. Laisse tomber.

Tremblante, je me rassois.

– C’est un désastre. Je veux mon bébé. (Absorbée par les mouvements frénétiques de Max, je n’ai pas fait attention à ce qui se passait au niveau de ma poitrine. Je me sens rougir d’humiliation.) Oh *merde* !

Max lève les yeux et réalise que mon lait coule sur ma robe rouge. Deux larges auréoles s’agrandissent au niveau de mes seins. Je sens qu’il est à bout.

Il dépose plusieurs billets de vingt dollars sur la table, se lève, m’enveloppe dans son manteau.

– Rentrons à la maison.

Je me blottis contre lui et marche tranquillement à ses côtés, sans prononcer un mot. À l’extérieur du restaurant, je ne peux plus me contrôler. J’éclate d’un rire nerveux.

– On pourrait manger des céréales en pyjama pour le dîner !

– Putain, oui, grommelle-t-il en tendant notre ticket au voiturier. (Je sens qu’il est partagé entre son instinct protecteur et sa frustration.) Un énorme bol de Chocapic et...

– Monsieur, l’interrompt le voiturier en jetant un coup d’œil au ticket, le visage livide. Nos plus sincères excuses, je dois vous annoncer qu’il y a eu un petit incident avec votre voiture.

## CHAPITRE 3

## Max

On entend les pleurs d'Annabel depuis l'ascenseur. George n'a pas dû réussir à lui faire prendre son biberon.

Sara court jusqu'à la porte mais tremble tellement qu'elle ne parvient pas à insérer la clef dans la serrure. Je lui prends le trousseau des mains et ouvre enfin la porte d'entrée. George lui tend le bébé et insiste, devant son air affolé :

– Ne t'inquiète pas, elle va bien. Elle s'est réveillée et n'a pas voulu boire son biberon. Mais elle en avait pris un plus tôt.

Qu'elle ait bu ou non n'a aucune importance. Paniquée, Sara bredouille des remerciements et emmène le bébé dans sa chambre pour lui donner le sein.

– Vous avez eu un accident ? demande George en désignant mon pantalon.

Je jette un coup d'œil dans le couloir.

– Un serveur a fait une bourde, Sara en a remis une couche, puis un voiturier a foncé dans un pilier au volant de ma voiture.

– Une super soirée.

– Sensationnelle. (Soudain, un détail m'attire l'œil.) Mais... c'est ma chemise ?

George se caresse les hanches. Elle est beaucoup trop longue pour lui.

– C'est presque une robe sur moi, commente-t-il. J'ai pris une écharpe de Sara pour me faire une ceinture.

– Donc, elle a un petit peu vomi ?

Il acquiesce.

– L'Exorciste, version bébé.

– Désolé, vraiment, je marmonne, soudain épuisé. Il y a des jours où j'ai l'impression qu'elle vomit plus qu'elle ne boit.

– Ce n'est rien. Ça s'est beaucoup mieux passé que la dernière fois où mon mec m'a vomi dessus. Annabel fait des câlins après, c'est déjà ça.

– Merci, George. C’est tellement généreux de ta part de nous avoir proposé de t’occuper de la petite.

Il me donne une tape sur l’épaule.

– Je vous laisse. Dis à Sara que je l’attends de pied ferme la semaine prochaine.

– Sans faute.

Je ferme la porte derrière lui, abandonne mon pantalon dans le lavabo de la salle de bains et marche jusqu’à la chambre d’Annabel où je m’assieds à l’endroit habituel, sur le tapis près du rocking-chair.

– Comment va la femme de ma vie ?

Sara sourit à Annabel.

– Elle va mieux.

J’humecte mes lèvres en étudiant son expression. Elle s’est détendue à l’instant où elle a pris notre fille dans ses bras.

– Je voulais dire toi.

Interrogateurs, ses grands yeux bruns croisent les miens. Elle éclate de rire.

– Tout va bien de mon côté aussi.

Elle chantonne en contemplant le bébé, lui caresse la joue. La petite main d’Annabel tâtonne pour attraper l’index de sa mère. Je caresse la cheville de ma femme et ferme les yeux.

Plus rien n’existe à part la berceuse de Sara et les petits gémissements du bébé. Notre vie est géniale, c’est indéniable, mais elle compte beaucoup de nouvelles contraintes. Inutile de se mentir.



Une main posée sur mon épaule me réveille en sursaut. Je me suis endormi dans la chambre d’enfant...

En levant les yeux, je distingue la poitrine magnifique de Sara qui déborde presque de son petit soutien-gorge de dentelle Aubade. Mon regard descend sur le string assorti.

Appuyé sur un coude, je lance :

– Nouveau pyjama ?

– Un cadeau de Chloé.

– Pour moi ou pour toi ?

– Les deux.

Elle me pointe du doigt et sort de la pièce sans regarder derrière elle. Je la suis dans le couloir jusqu’à un petit tapis moelleux.

– Ici ?

Je m’approche pour l’embrasser dans le cou. Elle porte un peu de parfum – cet effluve léger, fruité et floral – qui me rend toujours fou. La voir comme ça, en lingerie fine, ses cheveux soyeux lui balayant le dos, me rappelle que nous ne prenons plus très souvent la peine de nous préparer l’un pour l’autre.

Alors qu'avant le bébé, nous passions notre temps à nous séduire, à inventer de nouveaux jeux. À nous déguiser.

Ça fait si longtemps que nous n'avons pas fait l'amour sans être épuisés, sur le point de nous endormir. Ne devrais-je pas en profiter pour l'emmener dans ma chambre, être doux et amoureux avec elle ?

– Oui, ici, murmure-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour me mordiller dans le cou. Tu te rappelles la fois où nous dînions devant la télé et où je t'ai surpris en mettant une vidéo de nous ? (Elle m'embrasse l'oreille.) Ça t'a tellement excité que tu m'as baisée dans le couloir. Pliée en deux, les mains contre le mur, les jambes écartées. Tu te souviens ?

Oh oui, je me souviens ! Avant Annabel, nous avons fait l'amour dans ce couloir des quantités de fois, quand nous ne pouvions pas attendre d'arriver au lit. Vite et fort, un brouillard de sensations, avant de nous effondrer transpirants, à moitié nus, par terre. Ce soir-là, j'avais regardé une vidéo où je lui donnais une fessée. J'étais si excité que je n'ai pu m'empêcher de recommencer.

Mais ce soir, avec Annabel endormie, pourquoi sommes-nous... ?

– J'aime ce tapis, explique-t-elle en s'agenouillant devant moi.

Son regard m'électrise. La moquette est douce, épaisse, chaude sous mes genoux. Sara fait glisser mon boxer sur mes hanches, libère ma queue, pose la main sur la base de ma verge et la regarde durcir. Elle me donne un coup de langue sur le gland.

– Je n'arrive pas à me passer de ton goût, me sourit-elle. Est-ce étrange ?

Je parviens à grogner :

– Non.

Les yeux fixés sur sa main, elle se mord les lèvres tout en me branlant lentement. Puis elle me lèche à nouveau le gland. Frémissant de plaisir, je halète.

– J'aime ton goût sucré. (Elle me dévisage.) Et détends-toi. Notre soirée a été un désastre, mais c'était assez *drôle*. Tu peux encore rattraper ça.

Sara resserre la pression sur ma queue, me suce.

– Ça te fait quoi de me regarder ?

J'ouvre la bouche, mais seul un son inintelligible en sort. Sa langue s'attarde sur le point juste sous mon gland, je la tiens plus fort par le cou, la respiration saccadée.

Elle m'embrasse passionnément avant de demander :

– Quand as-tu joui pour la dernière fois dans ma bouche ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour trouver la réponse. C'était deux semaines après la naissance d'Annabel. On ne pouvait pas encore faire l'amour. Le manque de sommeil nous rendait fous, nous étions encore survoltés à cause du bébé. J'ai joui presque tout de suite dans sa bouche. C'était tellement bon, après toutes ces semaines d'attente...

– Ça fait un moment.

Elle acquiesce avec une grimace et me lèche la queue.

Je veux sentir ses mains qui m'agrippent, me branlent, frémissent comme avant, quand nous avions de l'énergie à revendre. Je veux sentir sa langue humide sur ma peau, entendre ses petits gémissements, sentir son désir monter. Les yeux pétillants, elle se penche, lèche ma queue et descend sur mes testicules. Puis elle dessine des cercles du bout de la langue sur mon gland.

*Putain.*

Je plonge les doigts dans ses cheveux, masse son épaisse chevelure, la guide plus bas en murmurant des phrases sans queue ni tête, en l'encourageant, en la suppliant, en faisant l'éloge de sa bouche parfaite.

– J'aime ta bouche. *J'adore* ta bouche. (Je promène un doigt sur sa tempe, jusqu'à ses lèvres et je la sens aller et venir sur moi.) Tu voudrais bien me voir craquer tout de suite, n'est-ce pas ? (Je la désire tellement.) Bouche douce et avide...

Elle m'enfonce toujours plus loin dans sa gorge, jusqu'à faire mouiller ses yeux. Alors elle se retire, prend une grande inspiration et me fixe. Je bande plus fort que jamais. Le désir que je ressens pour elle me fait trembler de la tête aux pieds.

Je rêvais de revoir les yeux brillants de Sara, d'entendre sa voix un peu rauque, de sentir ses mains douces et fermes. Je veux voir la cambrure de son dos quand je la prends, la goûter, la sentir se resserrer autour de moi quand elle jouit en criant. J'ai couché avec elle des centaines de fois, et à chaque fois, elle incarnait une femme différente, elle me révélait une nouvelle facette de son caractère. Toujours une découverte.

Ma queue entre les lèvres, elle se cambre en arrière, détache son soutien-gorge, le laisse glisser sur ses bras et tomber par terre.

Elle lève ses yeux pétillants vers moi en se caressant les seins. Impossible de résister, putain.

Succion parfaite, son petit cul sexy que je palpe... *Bordel*. Je ferme les yeux et me laisse aller à cette sensation qui monte dans mes cuisses et tend tout mon corps.

Un bruit étouffé nous parvient de la pièce voisine. Annabel se tourne dans son berceau. Elle tousse plusieurs fois.

Je fais mine de m'écarter, mais Sara plante ses mains sur mes hanches avec autorité.

– Annabel dort toujours. Et tu es tout près, bébé, oh oui...

Et la petite éclate en sanglots.

Sara me suce plus fort, plus vite, en me suppliant du regard de me détendre, de jouir, de ne pas signer l'échec de cette tentative. Mais comment suis-je supposé lui baiser la bouche alors que notre fille hurle dans l'autre chambre ?

*Le cri de la faim*, m'a appris Sara. *Tu reconnais ?* m'a-t-elle demandé un jour. *C'est un cri très différent.*

Inutile de lui demander, ses seins doivent déjà s'alourdir et lui faire mal.

Cette fois, quand je m'écarte, elle ne me retient pas.

Je lui caresse le visage.

– Vas-y, Princesse.

L'air désolé, elle me prend la main et se redresse. Elle est si belle, les seins nus, dans sa culotte en dentelle, avec ses jambes parfaites. Elle m'embrasse rapidement et effleure ma queue.

– La suite plus tard ?

– Bien sûr, lui dis-je en l'embrassant sur le front.

Quand elle se dirige vers la chambre d'enfant, mon regard s'attarde sur son cul sublime. Elle se penche, prend notre bébé dans ses bras et s'installe sur le rocking-chair.

Au lieu de m'asseoir à ses pieds comme d'habitude, je me dirige vers notre chambre pour faire retomber la pression.

Vingt minutes plus tard, je sens Sara ramper sur le lit à côté de moi. Elle me caresse le torse de ses mains brûlantes et pose sa bouche douce et humide sur mon épaule.

– Tu es réveillé ? murmure-t-elle en me caressant le ventre.

Mon corps répond à ses caresses, mais j'ai tellement sommeil que la fatigue l'emporte. Je lui prends la main et l'attire sur mon torse. Une autre fois.



– Bonjour beauté !

Will est installé dans mon fauteuil, les pieds sur mon bureau.

Je lui jette un regard mauvais et ferme la porte derrière moi.

– Tu te sens bien ?

– Mon bureau est plus confortable, répond-il. Alors ta nuit « baisodrome » ?

– Décevante.

Cette réponse, probablement trop honnête, fait disparaître son air joueur. Il se redresse et s'appuie sur les coudes.

– Que s'est-il passé ?

Je pose mon attaché-case à côté de mon bureau et m'assieds en face de lui.

– George a été parfait, mais il y a eu pas mal de contretemps au restaurant, et puis au moment du sexe, qui ne s'est pas vraiment concrétisé d'ailleurs.

– Quel genre de contretemps ?

– De la sauce sur mon pantalon, du vin renversé un peu partout, la fuite des seins de Sara dans sa robe rouge, un voiturier qui a abîmé ma voiture... Tu sais, le classique des soirées en couple.

Will lève une main.

– Les seins de Sara et... quoi ?

Je soupire.

– William ! Parfois, tu es si prévisible que ce n'est même plus drôle.

Mais il secoue la tête.

– Je suis curieux, honnêtement. Ils... fuient ?

Je fronce les sourcils.

– Eh bien... Ouais. Bien sûr. Tu sais d'où vient le lait, non ? À quoi servent les seins ? Ils n'ont pas été créés seulement pour toi.

– Ne blasphème pas, Max. (Il a l'air passionné.) Et ils fuient... *tout le temps* ?

– Mais non, pas tout le temps, espèce d'idiot. Seulement quand elle n'a pas nourri Annabel depuis quelques heures ou si elle l'entend pleurer... (Je grimace en rencontrant son regard.) Ou si un autre bébé pleure, apparemment. Je ne m'y attendais pas.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne pense pas trahir l'intimité de Sara en parlant de ça. J'ai surtout l'impression d'avoir accès à une chambre secrète du monde des femmes. Je ne devrais peut-être pas donner toutes les clefs à Will avant que ce soit son tour. Pour le laisser souffrir un peu.

Je lui décoche mon sourire le plus condescendant :

– Beaucoup de choses évoluent dans le corps féminin, tu n'as pas idée.

Il roule des yeux.

– Ne me donne pas de leçons.

– Pourquoi ? (Je fais claquer ma langue.) C'est tellement agréable.

Will hoche la tête et semble sur le point de me faire une confidence. Il plisse ses yeux bleus et sourit imperceptiblement.

J'attends qu'il ne puisse plus se retenir. Nous nous dévisageons encore dix secondes.

– D'accord ! soupire-t-il. J'ai déjà couché avec une femme enceinte.

Je le fixe, l'air dégoûté.

– Étant donné que tu n'as jamais mis aucune fille enceinte, je suis obligé de le dire : c'est très bizarre, putain.

– Ouais... J'ai fait tellement de choses que je n'envisagerais même plus aujourd'hui. Mais je n'ai jamais couché avec une femme qui...

Les sourcils relevés, il jette un coup d'œil à sa poitrine et croise mon regard.

– J'ai compris.

Je me gratte le cou. Will est tellement fou de poitrines que je suis étonné qu'il n'ait jamais pensé aux effets collatéraux de la maternité.

L'air de rien, il lance :

– Ça a quel goût ?

Je grogne en me frottant les yeux :

– William.

– *Maximillian*. N'essaie même pas de me faire croire que tu n'y as jamais goûté.

Je me rappelle la conversation que j'ai eue avec Sara, la première semaine à la maison. Nous étions en pleine folie nouveau-né, avec une énorme pile de vaisselle dans l'évier, et les mêmes vêtements que la veille. Sara avait mal aux seins, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider : avec les mains et la bouche. Les yeux écarquillés, de plus en plus soulagée, elle m'observait. Elle m'a demandé quel goût ça avait.

Je bats des paupières.

– C’est... sucré.

Il ferme les yeux.

– Je crois que je vais devoir retrouver Hanna à midi...

– Seigneur, tu es pathétique.

Renfrogné, il m’examine de ses yeux maintenant grands ouverts :

– Tu adores ça.

– Ses seins sont magnifiques. *Bien sûr* que je les adore.

– Non. Tu adores ça. (Il me force à soutenir son regard.) C’est vrai ! Merde alors ! L’idée qu’ils fuient t’excite et tu n’oses pas te l’avouer. Tu as honte, Hulk ?

Je secoue la tête.

– Pas du tout.

– Et par « pas du tout », tu veux dire : « Je suis horrifié de me rendre compte que j’adore... »

– Si tu continues, je vais te foutre dehors.

Il éclate de rire.

– Ce qui signifie que j’ai raison sur toute la ligne.

– La vérité, espèce de dégoûtant, c’est que j’ai du mal à tout analyser en ce moment. (J’hésite à poursuivre.) Oui, bien sûr, depuis que Sara est mère, je suis surpris d’être aussi excité par certains détails. Mais avant, il n’y avait que *nous*. Max et Sara, vivant ensemble, cherchant à se connaître toujours mieux. Comme Hanna et toi maintenant. Vous pouvez vous coucher aussi tard que vous voulez, baiser en hurlant autant de fois que vous en avez envie, partir en week-end sans prévenir. C’était notre quotidien et, maintenant, il y a une petite fille dans ma vie qui est plus importante que tout le reste et... Je ne m’y attendais pas. Je ne m’attendais pas à ressentir un tel feu d’artifice de sensations. C’est comme si je me promenais, le cœur à l’air. C’est encore plus vrai pour Sara. Je n’imaginai pas à quel point il serait difficile de la voir aussi épuisée. Donc ouais, et j’ai tout le temps envie de la baiser mais je m’inquiète parce que...

Will m’écoute calmement. Quand je ne parviens pas à expliquer l’étrange tension qui règne en moi, il devine :

– Tu te sens coupable.

– Un peu. Tu comprends, je ne peux pas en faire plus maintenant. Sara lui donne le sein, la câline. Annabel veut sa mère, tu vois ? Je peux la changer, lui chanter des chansons, l’emmener en poussette quand je fais un jogging. Mais elle n’a pas *besoin* de moi pour l’instant. (Je grimace, c’est très dur à admettre.) J’ai tellement envie de Sara. Je me sens égoïste d’avoir envie d’une « nuit baisodrome » comme tu l’as si délicatement désignée, pour retrouver nos sensations d’avant. Je n’ai plus le droit d’être égocentrique maintenant.

– C’est drôle que tu n’aies pas une seule fois mentionné les désirs de Sara.

Je maugrée dans ma barbe.

– Elle veut un peu plus de sexe, je crois.

Will s’immobilise.

– Alors quel est le problème, putain ? Vous êtes sur la même longueur d’onde, espèce d’imbécile.  
(Will se penche, l’air volontairement neutre.) Tu continues à aller... au club de Johnny ?

Je me suis toujours demandé jusqu’à quel point Will était au courant. Apparemment, plus que je ne l’imaginai.

– Nous n’y sommes plus allés depuis très longtemps. La dernière fois, c’était avant sa grossesse. Elle veut y retourner.

– Et toi non ? demande-t-il, surpris.

– L’idée que des gens vous observent, Hanna et toi, t’excite ?

Il acquiesce puis se fige.

– Oui et non. J’aime l’idée que des gens puissent me voir la défoncer, mais je n’ai pas envie que des hommes fantasment sur elle comme ça.

– Tu vois... Moi, ça ne me dérange pas plus que ça. Mais prends en compte tes sentiments et imagine qu’Hanna ait donné naissance à votre enfant. Elle allaite, elle est tout le temps fatiguée. Tu imagines la frêle Sarah essayer de tout concilier... Oui, j’aime son corps, putain. Mais j’ai envie de le garder seulement pour moi. J’ai déjà suffisamment peur de la briser. Alors une telle expérience... Si quelqu’un ne la trouvait pas sexy, je serais capable de lui flanquer une raclée.

L’air bête, Will me dévisage et fait mine de bâiller.

– Donc tu penses que je suis trop protecteur.

– Comme un *connard*. Tu l’as dit, c’est ton truc. Ce n’est peut-être pas le mien, mais si Sara aime ça, pourquoi les choses seraient-elles différentes parce qu’un bébé vous attend à la maison ?

Je me balance en arrière sur ma chaise et secoue la tête.

– C’est un tête-à-tête très intense que nous avons là. Allaitement, fantasmes, mariage et sexe, discussion sur les enfants par-dessus le marché. Tu arrives à gérer ça ? Depuis quand es-tu devenu un homme, Will ?

– Ah ah ! Ce n’est rien à côté des conversations que je dois avoir avec Hanna. Mais écoute. Annabel a quatre mois. C’est un peu comme une réunion qui commence très tôt le matin. Quand tu en sors, avec la lumière du jour, tu te sens aveuglé et désorienté pendant environ cinq secondes jusqu’à ce que tes photorécepteurs...

– *Will*. Pas de digression, putain.

– Tout ce que je dis, c’est que tu es coincé dans ces cinq secondes. Tu es sorti de l’immeuble et tu ne sais pas encore à quoi ressemble l’extérieur.

– C’est vrai. Belle métaphore.

– Tu veux retrouver cette partie de ton ancienne vie, reprendre tes marques. Tu ne veux pas cesser tes expériences sexuelles. Tu veux que ça fracasse. Du sexe torride, dans un club. *Et* tu veux le faire avec cette paire de seins magnifiques.

Je me mordille la lèvre et avoue :

– C’est vrai.

– Laisse-nous garder la petite. Nous sommes ses parrain et marraine, non ? (Il lève une main pour m'empêcher de répondre.) Je sais que vous ne vous êtes pas encore décidés, mais nous sommes quand même bien mieux que Chloé et Bennett. Soyons honnêtes : ce sont des connards.

J'éclate de rire.

– Bennett s'y connaît en bébés. Il a une nièce.

– Il a une peur panique des nouveau-nés ! Henry m'a raconté qu'il tenait Sophia à distance jusqu'à ce qu'elle sache marcher. Il la regardait comme un colis dangereux. Je suis sûr qu'avec son regard sévère, il briserait Annabel rien qu'en la regardant. Oui, vraiment. Il est effrayant, parfois. Hanna et moi, on s'en sortira. (Il me fait un clin d'œil.) Nous sommes des *scientifiques*.

## CHAPITRE 4

## Sara

Max, Bennett et Will se ressemblent autant qu'ils se distinguent. Le premier instinct de Bennett est de prendre les choses en mains, de trouver le moyen de tout contrôler et de ne jamais lâcher. Max est un charmeur invétéré – un homme d'affaires redoutable mais au grand cœur. Le genre de mec qui sait qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Will, c'est l'intellectuel, celui qui identifie le problème dans n'importe quelle situation pour y apporter une solution adéquate. C'est la raison pour laquelle Max a suggéré que Will et Hanna s'occupent d'Annabel. Nous nous apprêtons à vivre le Dîner Désastreux volume deux. Will et Hanna sont les deux personnes les plus intelligentes que je connaisse. Si quelqu'un peut décoder le code bébé, c'est bien l'un de ces deux-là.

Quand ils arrivent à l'appartement le vendredi soir suivant, ils sont fin prêts.

L'expression de Will est circonspecte. Comme d'habitude, Hanna semble s'amuser de sa nervosité.

– Tu n'as pas peur d'un petit bébé, si ? lance Hanna, provocante.

– Bien sûr que non, réplique Will en enlevant son écharpe. Mais entre 8 et 40% des bébés ont des coliques, Hanna. *8 et 40% !* C'est presque la moitié. Si tu appliques le pourcentage au nombre de bébés qui naissent chaque année, cela signifie qu'Annabel a un pourcentage de...

– Elle n'a pas de coliques, toc, le coupe Max. Hanna, j'espère qu'il s'en sort mieux avec ta fiche d'imposition ou que c'est vraiment un coup d'enfer parce que...

– Les deux, en fait. (Elle lui tend sa veste.) Ne t'inquiète pas. J'ai passé mon adolescence à faire du baby-sitting. J'ai gardé tous les enfants du quartier. Les bébés, ça me connaît.

Will la prend dans ses bras et l'embrasse sur le nez.

– Comment as-tu pu passer autant de temps à en pincer pour moi alors que tu étais si occupée ? demande-t-il en souriant.

Hanna secoue la tête et lui donne une petite tape sur le visage.

– Tu penses toujours que le monde tourne autour de toi. C'est presque mignon.

Max éclate de rire. Will est l'homme à femmes par excellence, le dragueur fou. Voir une femme lui botter le cul est un spectacle dont on ne se lasse pas.

– Merci encore, les amis, je dis en repoussant Will pour enlacer Hanna. Je ne sais pas s'il est bien raisonnable d'être optimiste, mais je vous souhaite bonne chance.

– Ne sois pas bête, raisonne Will. Nous – et par nous, je veux dire Hanna – nous occuperons de tout. Je ne sers qu'à ouvrir des pots, tuer des araignées et changer des ampoules si besoin.

Hanna acquiesce.

Je m'assure qu'ils savent où sont rangées les choses essentielles, parcours avec eux une liste de numéros d'urgence et les remercie pour la dixième fois.

– Elle vient de boire son biberon et elle a été changée. Vous n'aurez normalement rien à faire parce que c'est l'heure où elle se couche. Nous serons rentrés depuis longtemps quand elle réclamera à manger. Mais au cas où, le restaurant est juste au coin de la rue.

Hanna hoche la tête, attrape l'un des petits pyjamas d'Annabel sur le canapé.

– Ne te fais pas de souci, répond-elle en le repliant. Même si elle se réveille, la seule difficulté sera d'empêcher celui-là de lui faire des grimaces.

Max enfile son manteau et m'aide à mettre le mien.

– Ne laissez entrer personne, les enfants. Pas de films cochons. Il y a de l'argent pour commander une pizza sur le comptoir de la cuisine.

Will roule des yeux et nous pousse dehors.

– Je t'ai dit que tout se passerait bien. Je fais douze fois son poids. Douze fois ! Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?



Ce soir, pas de restaurant chic ni de grand vin. Nous marchons jusqu'au bistrot le plus proche de la maison et nous nous asseyons à la première table disponible.

Nous avons un sentiment d'urgence, comme si notre temps était compté, comme si nous savions déjà que la soirée allait forcément se terminer plus tôt que prévu. Si Will ou Hanna nous appellent pour une urgence réelle ou imaginaire, nous n'aurons peut-être même pas le temps de terminer nos plats.

Je ne peux m'empêcher de plier et replier nerveusement ma serviette.

– Tu penses qu'ils vont s'en sortir ?

Il lève les yeux du menu plastifié et hausse les épaules.

– Bien sûr ! Annabel est aussi cool que sa mère. Elle n'est pas du genre à créer des problèmes pour rien.

J'éclate de rire.

– Il est possible que vous vous trompiez sur notre compte, M. Stella.

Le serveur s'arrête à notre table et nous commandons tous les deux. Pourquoi nous donnons-nous tout ce mal ? Ce dîner n'est qu'une formalité, l'étape obligatoire avant que je lui arrache son pantalon,

comme au début de notre relation.

Ce dont j'ai envie à l'instant.

Nos plats arrivent. Quinze minutes plus tard, le téléphone de Max vibre sur la table. Il me sourit en tournant l'écran vers moi.

– Regarde-les.

C'est une photo de Will, Annabel dans les bras, l'air si fier qu'on dirait qu'il vient de résoudre l'énigme de la fission nucléaire, pas d'avoir changé une couche. Il lève le pouce devant l'objectif.

Un pouce très blanc, pour être plus précise.

Il l'a fait ! écrit Hanna.

– Est-ce... (Je plisse les yeux) Est-ce du talc ?

– Je crois bien.

On dirait que Will a été trempé dans la farine. Il en a dans les cheveux, dans les sourcils, sur les joues, plein les mains.

– Il va avoir du mal à nettoyer tout ça, si tu veux mon avis.

Je termine mon hamburger.

– Ça ne lui fait pas de mal, répond Max après avoir envoyé un message à Hanna.

– Tu penses que Will et Hanna sont prêts à avoir un enfant ?

– Will ferait n'importe quoi pour Hanna. Seigneur, elle pourrait lui suggérer d'entrer dans un club de tricot, il lui demanderait quelle est la couleur qui lui va le mieux au teint pour se confectionner une écharpe. Je ne me lasse pas de le voir si soumis. Quelque chose me dit que cette soirée pourrait être l'élément déclencheur...

– Tu crois qu'on a encore une heure ou deux devant nous ?

Max s'essuie la bouche et jette la serviette dans son assiette.

– Sans vouloir m'avancer, je dirais oui.

Nous sommes sans nouvelles depuis dix minutes – alors que George nous mitraillait d'informations toutes les trois minutes. J'ai une idée. Tout va bien à la maison, hors de question de ne pas profiter d'une opportunité en or comme celle-là.

– Que fais-tu, Princesse ? demande Max en esquissant un geste vers mon téléphone.

– Je vérifie quelque chose.

– Quelque chose ?

– Hum, hum.

– Tu pourrais être plus précise ?

Je lui tends mon téléphone. Il comprend soudain.

– Rien à signaler à la maison, il serait idiot de gaspiller une si belle opportunité donc... je vais nous réserver une chambre où tu pourras crier aussi fort que tu veux, sans tendre l'oreille vers le moniteur bébé. Si tu es partant, bien sûr.

Je lui fais un grand sourire.

– Si je suis partant ? Je réglerais avec plaisir toutes les notes de ce fichu resto si ça pouvait nous aider à en sortir plus vite. (Il fait signe au serveur.) Je t’ai déjà dit que je t’aime ?

– Une ou deux fois aujourd’hui.

Le serveur dépose la note sur la table, je souris à Max tout en faisant défiler la liste des hôtels alentour. Je trouve enfin ce que je cherche.

– Depuis quand sommes-nous devenus le genre de couple à prendre une chambre pour une heure ? plaisante Max en se levant pour payer au comptoir. Étrangement, je n’y vois aucun mal.

Quand nous entrons dans la réception du petit hôtel huppé du bout de la rue, il est évident que nous n’avons qu’une idée en tête. Nous n’avons pas de bagages, la réservation date d’il y a un quart d’heure et les regards que je jette à Max suggèrent qu’il ne s’agit pas d’une sieste. Si je pouvais le baiser sur le comptoir, je n’hésiterais pas une seule seconde !

Et tout cela sans préciser que l’adresse du permis de conduire de Max est à deux rues de là... Peu importe. Je vais faire l’amour à mon mari, ils peuvent bien penser ce qu’ils veulent.

– Si on pouvait avoir une chambre un peu isolée, ce serait parfait. Histoire de ne pas trop déranger vos clients.

Le réceptionniste fixe le permis de Max puis son visage, l’air ennuyé, avant de lever les yeux au ciel et de glisser notre carte de crédit dans le lecteur.

Dans l’ascenseur, Max me plaque contre l’une des parois et plonge les mains dans mes cheveux.

– Dis-moi ce que tu veux, douce Sara. (Il effleure ma joue du bout du nez.) Cette nuit t’appartient, je veux réaliser tous les fantasmes de ton esprit délicieusement pervers.

– J’ai envie de toi. Sur moi, en moi, derrière moi.

Il soupire et toute mon anxiété s’envole. Il ne s’affole pas. Il ne me traite pas comme si j’étais en sucre.

– Et ?

Je renverse la tête pour regarder nos reflets dans le plafond en miroir de l’ascenseur. Voir nos corps l’un à côté de l’autre – même habillés – me fait frissonner.

– Je veux ta bouche entre mes jambes. Je veux tout ce que tu veux.

Il me souffle dans le cou, gémit brièvement.

– Tu sais que j’adore ton goût. Tu voudras que je te lèche, Princesse ?

*Seigneur.*

– Oui.

– Plutôt avec avidité, en te suçant sans arrêt, le visage collé à ton sexe ? Ou tu veux que je prenne mon temps ?

– Les deux. Un peu brutal au début, puis plus lentement. Pour me savourer, même si je n’ai aucune idée du temps qui nous sera imparti.

Max ouvre mon chemisier et libère mes seins gonflés. Je m’imagine dans la chambre, nue, allongée sur le dos, les jambes totalement écartées. Les doigts plongés dans sa belle chevelure, je le regarde me dévorer. Je sens l’orgasme monter, depuis mes orteils. Jusqu’à me faire hurler.

L'ascenseur s'arrête, Max me prend la main.

– Je vais te faire jouir si fort... dit-il en introduisant la carte dans le lecteur.

La porte s'ouvre. Une fois à l'intérieur, je pousse Max contre le mur. Je me hausse sur la pointe des pieds pour l'embrasser passionnément. Sans perdre une minute, j'ouvre sa ceinture et tire sur sa chemise.

Je murmure :

– Je veux prendre des photos de toi.

Il s'écarte juste assez pour rencontrer mon regard.

– De moi ?

J'acquiesce et mordille sa lèvre inférieure.

– Quand tu me lèches la chatte.

Max grogne et laisse retomber sa tête contre la porte.

– Tu n'as pas idée de l'effet que ta proposition me fait.

Chloé a peut-être raison... Max arrivera plus facilement à se laisser aller si je *prends les devants*.

Je caresse son ventre puis descends jusqu'à l'érection qui tend son pantalon. Je l'agrippe, frotte mon pouce sur son gland.

– C'est une preuve tangible...

Max recule vers le lit en me tenant dans ses bras. Il me donne son téléphone.

– Prions pour qu'il ne sonne pas. Will pourrait découvrir l'instinct maternel. Notre fille pourrait comprendre qu'elle n'a pas besoin de pleurer parce que tout le monde fait exactement ce qu'elle veut.

J'éclate de rire et le pose sur la table de chevet.

– Et que feras-tu de ces photos, Princesse chérie ? demande-t-il en ouvrant un à un les boutons de sa chemise et en la faisant glisser sur ses épaules.

– Je les regarderai. Je me souviendrai.

– Quand ? Au travail ? demande-t-il en dégrafant mon soutien-gorge Aubade et en m'en débarrassant d'un air absent. Tu seras peut-être en réunion, tout le monde parlera autour de toi et tu jetteras un coup d'œil à ton téléphone. Ils penseront que tu vérifies ton agenda électronique, ou que tu consultes tes mails. Ils ne devineront jamais que tu regardes des photos de moi, la bouche sur ton sexe, la langue sur ton clitoris.

– Oh ! mon Dieu !

C'est *exactement* ce que je compte faire. Max me dévisage, son regard descend dans mon cou, puis encore plus bas. Mes seins fourmillent, mes tétons se dressent sous le poids de son regard. Ma peau brûle. Mes vêtements m'étouffent.

– Ça te fera mouiller, Princesse ?

J'acquiesce en retirant sa chemise, puis son pantalon. Son gland apparaît juste sous la ceinture de son boxer. Il bande tellement qu'une goutte brille dans la lumière de la chambre. Je me lèche les lèvres : je sens déjà sa queue dans ma bouche, épaisse et dure contre ma langue.

– Déshabille-toi, me demande Max.

Il défait le lit, saisit un oreiller et le place au milieu du matelas.

Je retire ma jupe, ma culotte. Il hoche la tête de contentement.

– Ici, dit-il en faisant un geste vers le coussin. Installe ta jolie petite chatte là où je peux l’atteindre.

Même maintenant, après le club, le mariage, un bébé et tout ce que nous avons fait tous les deux, je me sens rougir quand je m’exécute. Je monte sur le lit en prenant garde de placer l’oreiller juste sous mes hanches. Installée comme ça, je me sens ouverte et exposée. L’air frais m’effleure le sexe. Je suis trempée, gonflée. Mon clitoris est hypersensible, une caresse et je jouirai.

Je garde les yeux fixés sur Max. Il retire lentement son boxer et me rejoint dans le lit. Je tends une main, mais...

Son téléphone se met à vibrer. *Bordel.*

Incapable de quitter du regard son corps parfait et sa queue magnifique, je tâtonne pour l’attraper. Je fais tomber le réveil et le menu du room service avant de mettre la main dessus.

– Sara, me réprimande Max, et je dois regarder ailleurs juste une seconde.

– Ouais ?

– Mon téléphone. Tu as lu le message, n’est-ce pas ? (Il place une main sur mon genou, me caresse les jambes.) Je suis un peu occupé de mon côté. S’il n’y a pas le feu, si Annabel n’est pas malade, je ne veux rien entendre. Réponds-leur.

– Je réponds pendant que tu...

Il acquiesce.

Ma gorge s’assèche, je dois me concentrer sur ce que je fais, et pas seulement sur la main de Max sur mon clitoris.

– C’est Will.

Il s’agit d’un gros plan du visage d’Anna, le nez plissé, une grimace sur les lèvres. J’aperçois la couverture jaune pâle à pois blancs à côté de sa joue. Cela signifie qu’elle dort toujours dans son berceau.

Ça veut dire quoi quand elle fait cette tête ?

Elle a pleuré ? je demande, distraite.

Non, juste des petits gémissements. Comme un jeune chiot. Elle va bien, je suis simplement curieux.

Parfois elle grimace un peu en dormant.

Je tape et dois m’arrêter quand je sens la respiration de Max contre mon sexe.

Elle se calme toute seule en général ! Tu es au top !

C’est peut-être un poil trop enthousiaste, vu la situation.

J’attends, mais Will ne répond pas. Alors je laisse tomber le téléphone dans le lit et je grogne en rejetant la tête en arrière.

Je gémiss en plongeant les mains dans les cheveux de Max :

– Oh ! mon Dieu !

– Ouais ?

Il me lèche langoureusement.

– *Putain, oui.*

– Bordel, tu as tellement bon goût, Princesse !

Il me lèche le clitoris et murmure tout contre moi.

J'ouvre grand les cuisses et le maintiens là, en me laissant aller à l'excitation qui monte. Je baise presque son visage.

– Encore, Max. Tes doigts, s'il te plaît.

Il s'exécute et me pénètre lentement.

– Les photos, Princesse ! chuchote-t-il, et je me souviens du Smartphone à côté de moi dans le lit.

Max me lèche, mordille et suce mon clitoris. Mes mains tremblent, mais je dirige l'objectif vers lui et prends des photos en mode rafale.

Max gémit chaque fois que le clic de l'appareil retentit. Savoir que les photos l'excitent autant me donne envie de le retourner pour le baiser tout de suite.

Il me pénètre avec deux doigts, me lèche, embrasse la peau délicate de mes cuisses. Sa barbe du matin m'effleure le clitoris, je crie. C'est merveilleux. Nous nous plongeons dans le regard de l'autre, sa langue pointe entre ses lèvres parfaites. Je vais capturer l'instant quand un message apparaît sur l'écran.

Comment réchauffes-tu le lait ? Hanna dit qu'on doit passer le biberon sous l'eau chaude mais je lui ai expliqué qu'on pouvait le mettre au micro-ondes si on utilise un thermomètre digital pour ne pas dépasser la température du corps, c'est-à-dire 37,5 degrés. QUI A RAISON, SARA ?

Une minute plus tard, je parviens à taper ÉCOUTE HANNA avant de jeter le téléphone dans un coin. Je dois me mordre l'avant-bras pour m'empêcher de hurler.

L'air inquiet, Max me dévisage. Je lui fais signe qu'il n'a aucun souci à se faire.

– Ça va, ça va. N'arrête pas... Oh !... S'il te plaît... Continue... (À bout de souffle, je me lèche les lèvres et tente de reprendre ma respiration.) Continue, continue, je suis si près.

Max redouble d'efforts, me lèche et me suce le clitoris. Malgré les sensations qui me submergent, je distingue un gémissement et le bruit caractéristique : il se branle.

– Oh ! Seigneur... Es-tu ?

Je me redresse pour regarder la scène et l'immortaliser, mais un nouveau message apparaît.

Frustrée, je soupire. Je suis à deux doigts de pleurer.

Elle refuse le biberon. Tu es sûre qu'elle a encore faim ? Il semble impensable qu'un être humain engloutisse une telle quantité de nourriture. Si tu compares sa taille au nombre de litres de lait qu'elle ingère...

– Qu'est-ce qu'il veut encore, putain ! s'exclame Max.

– Annabel refuse de manger. (Il se laisse tomber dans le lit.) Max, je commence à penser que ça ne fonctionnera jamais. Je ne vais jamais réussir à avoir un orgasme et tu vas devoir t'habituer à vivre les couilles bleues.

– N'importe quoi. Donne-moi cinq minutes. Je peux le faire, je te le promets.

Ça ne sert à rien. Je le désire – *je le désire tellement* –, mais je n’arrive pas à détacher mon esprit de mon petit bébé qui pleure à la maison, et qui a faim.

Nous restons allongés pendant quelques instants, en tentant de calmer nos respirations et le reste, avant de nous lever.

– On y arrivera, Princesse, dit Max en m’embrassant sur le front. Nous avons le temps.

Je m’apprête à répondre à Will pour lui dire qu’on rentre, mais tout à coup... Je regarde l’écran avec horreur. Quand je jonglais entre l’appareil photo et les messages... *Bon sang, j’ai envoyé une des photos de la tête de Max entre mes jambes à Will !*

– Oh ! mon Dieu ! (Je grogne en tendant mon téléphone à Max pour qu’il voie par lui-même.) Plus jamais je ne gérerai les photos.

Je roule sur l’oreiller en me lamentant. Max lit le message de Will et éclate de rire : D’accord... Je ne m’attendais pas à une réponse aussi cash mais le message est reçu. Prenez votre temps. On s’en sortira avec cette histoire de lait.

## CHAPITRE 5

## Sara

En photo, Niall Stella ressemble comme deux gouttes d'eau à mon mari. Les mêmes cheveux châtain, les mêmes yeux marron chaleureux, le même charme à couper le souffle. Les voir dans la même pièce sera probablement un peu troublant – je m'y suis préparée. Mais je ne m'attends pas au choc d'avoir non pas un, mais deux Stella en chair et en os, chez moi.

Niall pose le sac de cuir qui contient son ordinateur par terre, se redresse et sourit à son frère.

Il est aussi grand que Max et à peine plus svelte. Des années de rugby ont modelé les larges épaules de mon mari, musclé ses bras et ses jambes. Niall, lui, a le corps tonique et délié. Grand et fin, les épaules carrées, les hanches étroites, il ressemble à un mannequin.

Niall se déplace avec aisance, comme quelqu'un qui se sent bien dans sa peau, même s'il semble plus réservé que Max qui communique son énergie débordante à tout le monde. Sa confiance en lui ne parvient néanmoins pas à dissimuler un soupçon de fragilité, qui me donne envie de le serrer dans mes bras.

Niall n'a pas pu venir aux États-Unis pour notre mariage. Tout s'est fait à la dernière minute et il était en plein divorce. Il venait de commencer un nouveau job. Mais il a promis de venir aussi vite que possible. Max et lui n'ont que dix mois d'écart, c'est le frère dont il est le plus proche, il n'en pouvait plus d'attendre cette visite.

Max adore Will et Bennett, et il ferait n'importe quoi pour eux. Mais je sens une grande différence à la manière dont il serre son frère dans ses bras. Les yeux fermés, un sourire heureux sur les lèvres, les deux hommes s'étreignent. J'en ai les larmes aux yeux. Ça doit être les hormones...

Max chuchote quelque chose à l'oreille de Niall, il lui donne une tape dans le dos et l'attire à l'intérieur. Il doit être en train de se rendre compte qu'il était plus inquiet pour son frère qu'il ne le soupçonnait lui-même.

– Ça fait beaucoup trop longtemps, dit Max en prenant le sac de Niall.

– Absolument.

Ah, cet accent... *Deux Britanniques* sous mon toit. Ils vont me manger toute crue !

J'avance dans l'embrasement de la porte du salon et fais un signe de main timide à Niall.

– Et tu dois être l'adorable Sara, lance-t-il avant de me planter un baiser sur la joue. Quel bonheur de te rencontrer enfin !

Les câlins de Niall sont impressionnants. Il se penche et m'enlace totalement. Je suis à deux doigts de tomber en pâmoison.

– Je comprends pourquoi il est fou de toi.

– Fou, le mot est faible... renchérit Max.

Je les coupe :

– Vous pouvez cesser d'être aussi mignons pendant une minute ? Je ne vais pas tenir le coup si ça continue.

– On fera de notre mieux, Princesse. (Max cligne de l'œil et se tourne vers Niall.) Tu es resplendissant. Le divorce te va à ravir.

Max m'a expliqué pourquoi Niall et Portia ont divorcé. Ils se sont mariés juste après le lycée et sont restés ensemble jusqu'à l'été dernier, quand ils ont réalisé que les choses ne fonctionnaient plus. D'après Max, « ne plus fonctionner » est un code pour *Portia est un monstre*.

La remarque de Max n'a pas eu l'air de vexer Niall. Il s'installe dans le canapé et soupire comme s'il n'avait pas respiré depuis des lustres.

– Tu sais que je ne suis pas du genre à dire du mal des gens en général, de Portia en particulier, reprend Niall en secouant la tête. Mais oui, je me sens mieux que jamais.

Le moniteur bébé grésille au bout de la table, je me lève en leur disant que je vais récupérer Annabel qui se réveille de sa sieste.

Leurs voix étouffées me parviennent tandis que je change sa couche. Leurs bouteilles de bière s'entrechoquent, ils éclatent de rire. Je souris à ma fille et murmure :

– Prête à rencontrer ton oncle ?

Annabel me sourit, donne un coup de pied en l'air. Je la prends dans mes bras et me dirige vers le salon. Les deux hommes se figent. Le visage de Max s'illumine, il a l'air du papa le plus fier du monde ; Niall est bouche bée.

– Elle est adorable ! s'exclame-t-il en posant sa bière sur la table et en se levant. Elle est magnifique, putain ! Félicitations, Sara.

– C'est une beauté, n'est-ce pas ?

Max traverse le salon pour me la prendre des bras. Il m'embrasse sur le front et s'assoit à côté de son frère.

– Maman doit être gaga, ajoute Niall en passant une main sur la couverture.

– Tu n'as pas idée. Elle m'arrache Annabel des bras à la seconde où elle me voit arriver.

Ils sont tellement mignons tous les trois... Je m'éloigne dans la cuisine pour laisser discuter les deux frères en toute intimité.



Épuisé après une journée de vol, Niall va se coucher à peu près en même temps qu'Annabel.

C'est un bonheur : l'appartement est totalement silencieux. J'éteins toutes les lumières, vérifie que la porte d'entrée est bien fermée avant de rejoindre Max dans notre chambre. Il plie des petites grenouillères et des chaussettes roses avant de les ranger dans un panier sur le lit. Je m'allonge à côté de lui :

– Tu es très sexy quand tu joues à l'homme au foyer.

Je lui effleure la cuisse.

– Si je t'excite maintenant, tu devrais me regarder changer une couche.

– Déjà fait. Pourquoi penses-tu que je t'ai épousé ? Ça et ton accent. Sans oublier ton énorme bite.

– Ça, c'est bien vrai ! (Il m'embrasse.) Je t'ai épousée parce que tu es adorable, intelligente, sexy.

Et parce que tu n'as peur de rien.

– Peur de rien ! je répète en pliant des chaussettes. On en aura le cœur net la semaine prochaine.

Max range le panier et s'agenouille devant moi.

– Tu n'es pas prête, Princesse ?

J'attrape l'un des tee-shirts d'Annabel, devenu trop petit. Il y a une semaine, elle pouvait encore le mettre, maintenant il la serre beaucoup trop. Je vais le donner. C'est à peine si je me souviens l'avoir vue le porter, et elle ne peut *déjà* plus l'enfiler. Je *sais* que je raterai énormément de choses en travaillant toute la journée.

– Si. Mais j'ai du mal à faire taire ma culpabilité. J'aime Annabel plus que tout au monde, mais j'ai *envie* de retourner travailler.

– Pourquoi diable culpabilises-tu ? Laisse-toi aller, Sara. Tu comprendras très vite que tu peux faire tout ce que tu veux. Tu peux te confronter au monde du travail *et* continuer à être la meilleure mère et la meilleure femme du monde. Annabel grandira et te verra tout gérer. Grâce à toi, elle saura que c'est possible. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Tu as envie de retourner au club et moi aussi. J'ai repensé à notre conversation de l'autre jour. À sa naissance, on avait l'impression qu'Annabel ne dormirait jamais. Elle fait presque des nuits complètes maintenant. Petit à petit, les choses se mettent en place. Tu vois ?

J'acquiesce.

– On devrait en faire notre nouvelle règle. Aviser au fur et à mesure.

– Tu sais, je pensais exactement la même chose. Je me suis efforcée de me prouver que je suis toujours la même personne, que nous sommes les mêmes, mais c'est faux, n'est-ce pas ? C'est dans l'ordre des choses. J'aime notre nouvelle vie, j'aime la nouvelle Sara, au moins autant que l'ancienne. Peut-être même plus.

Max me prend le menton entre les doigts et m'embrasse tendrement.

– Voilà. Tu retourneras au travail et on continuera sur notre lancée. (Il m'embrasse sur les deux joues et fait un signe entre nous.) On fera au mieux. J'ai hâte de passer plus de temps au bureau avec

Annabel. Ma mère va être ravie. Sans parler de Will !

J'attire Max sur le lit et place une jambe entre ses cuisses.

– Tout le monde dort, je crois.

– Tu penses pouvoir te retenir de crier ?

Je suis vexée.

– Aucune idée. Mais je peux essayer. Et si tu me bâillonnais ?

Les yeux de Max s'écarquillent, il commence à déboutonner le haut de ma robe.

– Pourquoi pas... En fait...

Et soudain, Annabel se met à gémir. Je plonge le visage dans son cou :

– Laissons-lui une minute. Elle se rendormira peut-être.

Il sent bon... L'odeur de Max, celle que je connais depuis toujours, qui me fait vibrer. Elle ressemble un peu à l'odeur d'Annabel. J'ai tellement envie de lui !

Elle pleure depuis deux minutes. Au moment où je m'extirpe des bras de Max, elle se tait brusquement.

Nous nous regardons tous les deux et tendons l'oreille vers le couloir. Nous nous levons, nous habillons rapidement et avançons à tâtons.

À mi-chemin, Max s'arrête brusquement. Je me heurte à son dos.

Je murmure :

– Que se passe-t-il ?

Max s'écarte et je distingue Niall, la chemise déboutonnée, pieds nus, qui berce sa nièce. Fascinée, Annabel le contemple.

– Je n'en crois pas mes yeux. Elle est déjà amoureuse de lui. Je ne suis pas surpris, mais...

– Chut, mon cœur, murmure Niall en l'embrassant doucement sur la joue.

Annabel suce son pouce et lui sourit. Max et moi nous jetons un coup d'œil entendu.

Je chuchote :

– Niall a ça dans le sang.

Max regarde son frère et se tourne vers moi :

– Tu penses à la même chose que moi ?

## CHAPITRE 6

## Max

Le lendemain matin, Niall prend son petit déjeuner, l'air de rien, en parcourant les pages business du journal. Il n'a pas remarqué que je le dévisage avec une intensité particulière. C'est la première fois que nous sommes restés si longtemps sans nous voir. Ma dernière visite était trop courte. On se marie, on divorce, les carrières professionnelles évoluent, les enfants naissent... Les obligations familiales et une myriade d'autres obstacles m'ont empêché de revenir plus souvent en Angleterre, et lui de me rejoindre aux États-Unis. Je ne suis son aîné que de dix mois, mais il me suffit d'être avec lui pour que mes réflexes de grand frère protecteur reviennent au galop. À mon agitation permanente s'oppose, comme toujours, le calme imperturbable de mon cadet.

Niall est un garçon très réservé. Je vais être obligé de le passer au fer rouge pour m'assurer qu'il va bien.

Il a maigri, mais sa silhouette est plus sportive qu'avant. Je pesais mes mots quand je lui ai dit que le divorce lui allait bien au teint. Il ne paraît pas abattu par les procédures sans fin mais semble au contraire libéré, comme si on lui avait retiré un poids des épaules. L'expression de son visage a gagné en douceur, plus de rictus malheureux à l'horizon. Il s'est remis à sourire.

De tous mes frères et sœurs, Niall est celui qui me ressemble le plus physiquement, et le moins psychologiquement. Nous sommes tous les deux grands, plutôt athlétiques, nous avons hérité des cheveux châtain de notre père. Cependant, il m'a fallu des années pour me fixer sur mes choix professionnels et amoureux. La question, simple en apparence, « Que veux-tu faire de ta vie ? » m'a longtemps angoissé. Niall, au contraire, a toujours réfléchi en ingénieur – avec calme, logique, méticulosité. J'ai fréquenté les trois quarts des femmes célibataires de Manhattan ; il a épousé la première fille qu'il a embrassée. J'ai surfé de job en job jusqu'à rencontrer Will et monter notre entreprise ; Niall excellait tellement en génie civil qu'à seulement vingt-huit ans, il était numéro 2 de la London Underground avant d'être débauché par une entreprise privée. Je parle librement, j'échange beaucoup avec les gens, me confie peut-être un peu trop à mon entourage ; Niall pèse chacun des mots

qu'il prononce, garde ses pensées pour lui et n'a jamais vécu avec une fille qui l'aime avec la passion et l'honnêteté qu'il mérite.

– Comment va l'ex-monstre ?

– Portia n'a pas changé d'un iota, répond-il en riant. De temps en temps, je reçois un message me disant que je dois réparer telle ou telle chose dans l'appartement.

Irrité, je frémis.

– Elle peut embaucher quelqu'un. Ce n'est pas comme si elle était dans le besoin, entre l'argent de sa famille et la somme qu'elle t'a soutirée...

– En effet.

Niall acquiesce avec le sourire de l'homme enfin débarrassé de ses chaînes.

Je déteste Portia pour ce qu'elle a fait à mon frère. Elle a jeté son dévolu sur un adolescent timide, mignon et amoureux, et l'a détruit de l'intérieur. Maintenant, il est plus réservé que jamais. Je comprends qu'il soit sur ses gardes et qu'il n'ait pas envie de se jeter tout de suite dans la gueule du loup. Mais le jeune homme tout sourires aux grands yeux curieux me manque.

Au diable les regrets... Le voilà chez moi, en train de revenir finalement à la vie.

– Tu aurais dû baiser Teena Smith à la soirée de Robbie quand je te l'ai suggéré.

Il sourcille à peine.

– Encore cette histoire ! J'étais déjà avec...

– Oublie Portia. Teena aurait dansé sur ta bite pendant des jours.

Il éclate de rire et se gratte la joue.

– Elle était peut-être un poil trop enthousiaste, non ?

– Une enthousiaste avec une bouche à pipes et d'énormes seins.

– D'énormes seins, répète-t-il. D'énormes seins magnifiques.

– Qui avait d'énormes seins ? demande Sara en faisant irruption dans la cuisine pour se servir une tasse de café.

Nous répondons en chœur :

– Teena.

– Une fille que j'aurais dû baiser, explique Niall.

J'enfonce le clou :

– Et c'est bien dommage qu'il ne l'ait pas fait ! Portia aurait épousé ce trou du cul insupportable de Richard et Niall serait devenu un dieu du sexe à l'école d'ingénieurs au lieu de rester coincé avec une femme et un crédit.

Niall souffle sur son thé et détourne le regard.

– Peut-être.

L'air gentiment perplexe, Sara nous jette un coup d'œil et nous sourit avant de sortir de la cuisine.

– Où en étions-nous ? je fais en portant ma tasse de café à mes lèvres.

– À toi de me le dire.

Il sourit sans lever les yeux.

– Je suis content que tu sois là.

Mon frère acquiesce en buvant une gorgée de thé.

– Ça faisait longtemps.

– Tout se passe bien de l'autre côté de l'Atlantique ?

Il hausse les épaules.

– Toujours la même chose. Je reviendrai peut-être à New York pour un sommet dans quelques semaines.

Je réponds, un peu trop vite :

– Ah oui ?

Il acquiesce.

– Je serai de retour bientôt. Donc tu peux enfin me dire ce qui te brûle la langue depuis tout à l'heure.

– Par exemple, te demander si tu serais d'accord pour garder ta nièce pendant que je sors avec ma femme pour m'amuser un peu ?

Il mord dans son toast et sourit.

– Ah, ça.

– Nous comptons sortir tard.

– J'espère bien !

Il soutient mon regard en mâchant.

– Je ne te dirai pas où nous allons, si c'est ce que tu attends.

Il éclate de rire, secoue la tête et se ressert un thé.

– Jusqu'à cette dernière phrase, je pensais qu'il s'agissait seulement d'un restaurant. Maintenant, je me dis que je préfère ne pas savoir.

Sara arrive dans la cuisine avec Annabel et avance vers moi, mais Niall s'essuie la bouche et les mains avec une serviette avant de tendre les bras vers le bébé.

– Par ici, mon cœur. Devine qui va te garder ce soir ?

Sara lui donne la petite et se tourne vers le réfrigérateur pour en sortir un biberon de lait.

– Tu es sûr que ça va aller ?

Il acquiesce.

– Si vous en doutez, je vous mettrai dehors moi-même.

Reconnaissante, elle lui sourit.

– Eh bien, je partirai vers 18 heures. Il y a assez de biberons pour le reste de la nuit, explique-t-elle en le regardant du coin de l'œil. Il faut utiliser le chauffe-biberon. Tu vois ? (Elle place le biberon à l'intérieur, appuie sur le bouton, la vapeur se déclenche et un bip retentit au bout de quelques secondes.) Très facile.

– Nous nous en sortirons très bien, dit-il en prenant le biberon et en le secouant pour répartir la chaleur du lait. N'est-ce pas, beauté ?

En le voyant comme ça, je réalise à quel point son expérience en matière de bébés dépasse la mienne. Nous sommes dix frères et sœurs, ce qui fait déjà dix-sept neveux et nièces. Niall est leur oncle favori.

Sara pose la main sur son épaule.

– Merci de faire ça pour nous.

Il fait signe que ce n'est rien et marmonne dans sa barbe.

J'explique en riant :

– Ça signifie « Je t'en prie » en langage britannique.

Je m'attends à ce qu'Annabel refuse le biberon et appelle Sara.

Niall regarde notre fille avec amour tout en lui donnant à boire.

– Comme une grande ! Qui est le meilleur bébé du monde ? (Il se penche et l'embrasse sur le front.) Un beau bébé qui a une grosse faim, n'est-ce pas ?

Bouche bée, je les observe. Totalement à l'aise, Annabel s'agrippe à son pouce et boit.

*Bordel de merde.*

Si ma fille avait un superpouvoir, ce serait celui de localiser sa mère malgré les cloisons et les portes fermées. Si Sara est à la maison, Annabel refuse toujours que je lui donne son biberon.

Je hausse les sourcils :

– Tu dois avoir une odeur de femme.

– Ta gueule ! s'exclame-t-il avant de retrouver son ton de voix spécial bébé. Pourquoi ton papa est-il un si gros con, hein ? J'ai une centaine de neveux et de nièces, et il s'attend à ce que cette jolie demoiselle me refuse un biberon ?

Je range nos assiettes en riant.

– Cette petite fille sait que son oncle va la couvrir de cadeaux, murmure Niall, juste assez fort pour que je l'entende. Qui veut un poney ? Toi ? Ah oui ? Tu auras ton poney, ma chérie.

Je grommelle en lui donnant une tape dans le dos. J'ai envie de retrouver Sara.

– De rien, connard, chantonne-t-il doucement.



Après avoir revêtu une parure Aubade, sa marque de lingerie préférée, Sara se prépare dans la salle de bains. Elle met les boucles d'oreilles en diamant que son père lui a envoyées après la naissance d'Annabel.

Je me penche pour l'embrasser dans le cou.

– Je vais demander à Scott de venir nous chercher ici à 20 heures...

– Non.

Elle se tourne vers moi, lisse ma chemise et mon col. Le ventre noué, je cligne des yeux. A-t-elle changé d'avis ?

– Tu n'as plus envie d'y aller ?

Son sourire malicieux lève tous mes doutes.

– Bien sûr que si. Mais j'ai envie de te retrouver là-bas. Scott m'y conduira. Tu prendras un taxi.

Elle veut aller toute seule au club ?

– Mais... nous y sommes toujours allés ensemble.

– Je ne veux rien emporter d'ici quand nous partirons. S'il nous récupère tous les deux, nous discuterons d'Annabel dans la voiture. Je vais la prendre avec moi, faire du shopping et aller chez ta mère. Scott me récupérera là-bas, je te retrouverai directement chez Johnny. Ce soir, il n'y aura que toi et moi.

– Tu es sûre ?

Elle se mordille la lèvre et murmure :

– Ouais, je suis sûre.

Innocence, désir, luxure, amour pur. Je lis tout ça dans l'expression de Sara.

– Très bien. Rendez-vous là-bas à 21 heures.



Toute la journée, j'espère avoir des nouvelles de Sara d'une manière ou d'une autre : qu'elle fasse irruption dans mon bureau à l'heure du déjeuner, ou qu'elle m'appelle. Quelque chose me dit que je n'aurai pas cette chance. J'ai le sentiment qu'elle a envie de prendre un peu de distance aujourd'hui pour être dans le bon état d'esprit pour ce soir. J'ai raison. Le seul message que je reçois m'informe que Niall récupère Annabel chez ma mère et qu'elle me donne rendez-vous au club comme prévu.

Ce détachement inhabituel me fait tout drôle. C'est aussi très excitant.

Je rentre, je me douche et je m'habille, seul dans l'appartement. Niall m'appelle pour me dire qu'il est en chemin avec le bébé et qu'ils ont décidé avec Sara qu'il serait mieux que je sois déjà parti quand il arrive. Annabel est entre d'excellentes mains : pour quelques heures, nous pouvons oublier que nous avons une fille.

Je suis prêt. Il est temps de retrouver ma femme.

Mon téléphone vibre à l'instant où je sors de chez moi. Un message de Johnny : Entre par la grande porte.

Normalement, nous arrivons toujours par l'entrée de service qui donne sur la Chambre Six. Nous avons passé des dizaines de soirées au club avec Sara. Tous les habitués du mercredi soir nous connaissent. Pourquoi Johnny la laisse-t-il seule dans l'arène ?

Mon instinct protecteur me submerge.

C'est une idée de Sara ?

Ta gueule. À tout à l'heure.

C'est donc oui. Sinon, il me l'aurait dit.

J'éclate de rire et réponds en neuf messages successifs :

Pas

Besoin  
De rejeter  
Ta  
Frustration  
Sur moi  
Petite  
Bite  
Rabougrie



Une fois assuré que notre chauffeur Scott a bien récupéré Sara chez ma mère, j'appelle un taxi, direction le Red Moon. J'ai choisi une tenue passe-partout : jean noir et chemise grise toute simple. Je ne sais pas ce que Johnny a prévu pour notre retour au club ou si notre chambre est disponible. Je n'ai pas pénétré dans l'ancre de toutes les perversions depuis si longtemps que je me sens nerveux. Et si j'avais oublié le protocole ? Utiliser une clef spéciale, descendre quelques étages, me présenter à la réceptionniste. D'ailleurs, elle a changé : ce n'est plus Lisbeth mais une rousse magnifique. Elle se lève, contourne le comptoir et me tend la main.

– Je suis Trin, lance-t-elle, souriante. Vous devez être M. Stella.

Je baise ma femme devant tout le monde au club. Tant de formalisme me semble un peu exagéré.

– Max, je vous en prie.

– Ravie de vous rencontrer. (Elle fait un geste vers la lourde porte d'acier qui mène au club.)

M. French avait hâte de vous revoir, avec Mme Stella, au club.

Je souris en levant les sourcils.

– Le jeu du poney et les partouzes ne défrisent pas assez l'assistance ?

Elle rit et secoue la tête.

– Les habitués vous aiment bien. Vous êtes mignons tous les deux. Ce n'est pas si courant.

Bien sûr que non. Quel autre couple marié mettrait en scène ses moments les plus intimes devant de complets étrangers, les inviterait à partager sa vie sexuelle ?

Mais être ici, dans cette antichambre si familière, avant de faire irruption dans l'univers de la luxure, est délicieusement surréaliste. L'odeur du bois, mêlée à celle du cuir, qui émane de l'autre pièce me submerge. Le bruit étouffé de la musique parvient à mes oreilles. C'est un puissant aphrodisaque pour moi. L'excitation de Sara est communicative. Ses penchants exhibitionnistes ne cesseront jamais de m'émerveiller. Dans la vie quotidienne, elle est belle et brillante, mais tellement humble et discrète.

– Comment va le bébé ? demande Trin en me tirant de mes pensées.

– Très bien. (Je souris bêtement.) À la maison, avec mon frère.

Taquine, elle lève les sourcils.

– Vous avez un frère ?

– Tout à fait. Il est grand, beau, c’est un génie. Il a assez de sex-appeal pour alimenter en électricité le club tout entier. Je devrais vous donner son numéro.

Trin hoche la tête et fouille dans un tiroir pour en sortir une carte avec son nom et son numéro de téléphone.

– Donnez-lui le mien. Mme Stella est déjà arrivée, je ne veux pas vous retenir.

La porte ouvre sur une énorme salle, faiblement éclairée par des chandeliers. La tapisserie luxueuse, les nombreuses bougies confèrent à l’endroit une atmosphère surannée. Çà et là, de petites alcôves entourées de lourds rideaux en velours. On se croirait dans un château médiéval. La décoration et l’organisation de la salle ont été modifiées : la scène est désormais au centre et non plus au fond, mais le bar est resté au même endroit.

J’aperçois Sara dans l’une des alcôves. Elle sirote un cocktail, l’air étonnamment à l’aise, toute seule, ici. Elle semble absorbée par le spectacle – une femme qui se déshabille lentement devant un homme nu attaché à une chaise.

En moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, mon cerveau passe de la réalité quotidienne des couches, des investisseurs, des contrats, à la chimère de cet espace privé – probablement illégal – où seuls les clients au bras long et au portefeuille bien garni peuvent assouvir leurs fantasmes les plus secrets et leur voyeurisme. Que la jeune femme sur scène soit seulement vêtue d’un sautoir de perles se balançant lourdement entre ses petits seins, ou que l’homme gémissse de plaisir, n’a rien de choquant. Tout autour de nous, les gens boivent des cocktails, chuchotent ou contemplant simplement la scène, en attendant que les chambres individuelles s’ouvrent au public.

Le club compte six chambres, alignées le long du couloir donnant sur la grande salle. Le principe est simple : chaque chambre privée exhibe une pratique différente. Devant les fenêtres sont disposées de petites tables autour desquelles les clients s’installent. Ils peuvent boire et se repaître des scènes les plus tendres ou les plus perverses.

Certains des participants sont des habitués – des Doms expérimentés, des danseurs de Broadway aux penchants exhibitionnistes qui arrondissent leurs fins de mois, des artistes prêts à tout essayer ou des connaissances de Johnny qui sont parvenues à le convaincre de les laisser se montrer dans son club prestigieux. Sara et moi sommes ses seuls vrais amis *et* participants de longue date. Le mercredi soir, la Chambre Six nous appartient.

Même si nous n’avons jamais demandé d’argent – contrairement aux autres exhibitionnistes du club –, notre petite représentation dans la Chambre Six est très appréciée. Un show très rentable pour Johnny, comme il nous l’a appris lui-même. Jusqu’à présent, nous n’avons jamais croisé notre public ; à l’exception du premier soir et d’aujourd’hui, nous sommes toujours entrés par la porte de service.

J’avance vers l’alcôve sans rien perdre du mouvement de groupe et du frémissement des habitués. Les gens esquissent des gestes discrets, chuchotent entre eux, murmurent : « *Ils sont de retour.* »

Sara l’a-t-elle perçu, elle aussi ?

Apprécie-t-elle cet empressement ? Un frisson monte le long de ma colonne vertébrale, mon cœur bat plus fort. Assise ici, dans cet endroit si particulier, elle repense au nombre de fois où ces gens m’ont

regardé la baiser. Elle doit *mouiller*.

Sara lève les yeux en m'apercevant avec Trin et se lève. Le sang me bat aux tempes.

Elle porte une robe noire très courte, à la coupe simple. De petites perles scintillent quand elle bouge. Cette robe doit être somptueuse sous les lumières. Je souris en pensant qu'elle sera encore plus belle par terre, roulée en boule. Sara a souligné son regard avec de l'eye-liner marron, ses lèvres rouge sang palpitent. Elle n'est pas beaucoup plus maquillée que d'habitude, mais ses yeux ardents, sa moue charmeuse, sa manière de me dévisager de haut en bas, m'excitent terriblement.

Je l'embrasse sur la joue.

– Salut Princesse. (Je sens son odeur sucrée et murmure dans son oreille :) Tu es *superbe*, putain.

– Bonsoir, l'inconnu...

Elle s'assoit et jette un coup d'œil à l'espace libre sur sa banquette, comme pour me demander de prendre place tout de suite à côté d'elle, et pas de l'autre côté de la table. Les règles du club sont strictes. Pas plus de deux verres, pas d'attouchements entre les clients, tout le monde est là par son propre choix – tout indice contraire et la foudre de Dieu (de Johnny) s'abattra sur le coupable.

Je sais que je n'ai pas le droit de caresser Sara, mais les règles s'appliquent-elles pour nous aussi ? Alors qu'il est clair que nous faisons partie du spectacle ? Les gens nous observent de loin, sans plus s'intéresser à la femme nue qui suce l'homme attaché à la chaise au milieu de la scène.

Je m'assois à côté d'elle et l'embrasse dans le cou.

– Max, m'avertit-elle.

– Ils nous regardent. Tu penses qu'ils s'attendent à ce que je suive les règles ? (Je l'embrasse, la force à ouvrir les lèvres et suce sa langue.) Je ne t'ai pas vue de la journée. Je vais te dire bonsoir comme je l'entends. Johnny et son étiquette peuvent aller se faire foutre.

Comme pour me donner raison, personne ne surgit de derrière un rideau pour nous demander de partir.

Personne ne nous fait signe d'arrêter.

J'ai l'impression que la salle tout entière retient son souffle.

– Quand es-tu arrivée ?

Elle hausse les épaules, replace une mèche de cheveux derrière son oreille. Encore une chose qui a changé cette année. Ses cheveux ont poussé. Luxuriants et soyeux, ils tombent en cascade sur ses épaules.

– Dix minutes avant toi.

J'examine son visage – elle rougit légèrement, respire plus vite, ses yeux ne quittent pas ma bouche.

– Tu sens leurs regards sur toi ?

Elle acquiesce.

– Ça te met mal à l'aise ?

Elle secoue lentement la tête avant de murmurer :

– Non.

Je glisse la main sous la table, remonte sur ses cuisses nues jusqu'à la dentelle délicate de sa culotte. Je réchauffe mes doigts à sa chaleur.

– Ça t'a fait mouiller ?

– Ouais, répond-elle en regardant ma bouche.

– À ton avis, qu'est-ce qui les a le plus marqués ?

Je caresse son clitoris sous la dentelle, l'embrasse sur la joue et sur les lèvres. Sa bouche est parfaite, putain.

– Peut-être la fois où je t'ai attaché, dit-elle en prenant mon visage entre ses mains pour me griffer la joue du bout des dents. Ou peut-être la première fois où tu...

Elle me sourit d'un air entendu.

J'acquiesce. La première fois où je l'ai sodomisée. Quelque part, nous nous sommes sentis plus à l'aise ici. Son désir, sa surprise, son plaisir ont été si intenses... Je doute qu'un voyeur ait pu oublier ses halètements quand elle m'a senti tout entier en elle, ses gémissements aigus quand elle a joui, beaucoup plus fort qu'elle n'avait jamais joui auparavant.

L'attention de l'assistance se concentre sur nous et dévie, hésite entre le spectacle principal et notre acte privé. Nous sommes l'option discrète et cachée ; nous avons toujours offert à l'assistance un spectacle intime. Ce n'est pas du sexe extrême qu'ils viennent voir, mais juste *nous*, une relation qui s'approfondit, une confiance qui s'intensifie, une exploration sexuelle sans cesse renouvelée. En retour, Johnny nous procure un lieu sûr, où nous pouvons tout essayer. Leur considération est une forme paradoxale de respect : ils observent chacun de nos pas l'un vers l'autre et ils adorent ça. Ils sont *investis* dans notre relation.

Normalement, nous ne buvons pas beaucoup avant de faire l'amour, mais comme ce soir nous enfreignons toutes les règles – en arrivant séparément, en passant par la grande porte et en nous touchant dans la salle principale –, je fais signe à la serveuse de prendre notre commande. Elle apporte une vodka Gimlet pour moi et un Schweppes citron pour Sara.

Je suis tellement excité que ma main tremble presque quand je porte mon verre à mes lèvres. Raison de plus pour nous attarder. Je dois être calme, en pleine possession de mes moyens, pour me mettre dans l'ambiance avant d'aller dans notre chambre. Nous sirotions nos verres en contemplant les gens autour de nous, qui attendent sans se l'avouer que le spectacle de la Chambre Six commence.

Une grande femme, vêtue d'un négligé rose scintillant qui dévoile son corps, s'approche et nous signale qu'il est temps d'y aller.

Sara se lève, je la suis. Toute la salle se fige. Nous nous dirigeons vers le couloir, les chaises râclent le sol, des pas nous suivent à une distance respectable.

– Tu es prête ?

J'entends son sourire dans sa voix.

– Oui.

Mon cœur bat à tout rompre. Nous marchons le long des fenêtres, là où d'autres séances sont en cours.

Une orgie d'hommes.

Une femme mûre qui masturbe un homme qui a l'air si jeune qu'il semble à peine majeur.

Sûre d'elle, Sara se fraye un chemin parmi l'assistance. Les gens lèvent la tête en la voyant passer, comme s'ils la connaissaient. Je sens leurs regards sur mon visage.

À notre gauche, une femme derrière la vitre est attachée, prête pour une pénétration anale.

Je distingue la porte de notre chambre et me sens revenir à la vie.

Les décors changent en permanence, je ne sais jamais à quoi m'attendre. Certaines nuits, Johnny ne fait pas de folies, seul un lit trône dans la Chambre Six. D'autres soirs, elle ressemble à mon salon, à un hôtel de luxe ou à un bungalow exotique.

Ce soir, M. French a opté pour la simplicité : un épais tapis recouvre le plancher rutilant, un énorme lit, aux draps prune, est placé au centre de la chambre. Johnny a même pensé à nos péchés mignons : sur un chariot roulant en acier rutilant se trouvent une carafe de whisky et des chocolats.

Je me dirige vers le chariot en jetant des coups d'œil à Sara par-dessus mon épaule. L'excitation d'être ici me submerge, j'ai besoin de me distraire pour ne pas la renverser tout de suite sur le lit et la défoncer.

– Tu veux boire quelque chose ?

Je verse un peu de whisky dans un verre, sans la quitter des yeux.

– Oui, un petit peu de ça.

Elle fait un signe de tête vers la carafe. Sara boit rarement de l'alcool pur, mais comme il s'agit d'enfreindre toutes les règles... Elle a tellement l'air dans son élément, les sens exacerbés. Je peux dire à la rougeur de son cou à quel point notre promenade dans le couloir l'a mise en appétit.

Je lui sers un petit verre de whisky, elle trempe le doigt dedans et dessine une ligne dans son cou.

Une invitation.

– C'est parti, alors ?

Elle rit doucement.

– C'est le cas depuis une heure déjà.

Je bois mon whisky cul sec, m'approche d'un pas et lui lèche le cou.

– La dernière fois que nous étions ici, j'étais enceinte, murmure-t-elle.

Je me demande si elle ressent comme moi la pression à travers le miroir sans tain dans son dos.

– Tu étais superbe.

– Raconte-moi ce que nous avons fait ce soir-là.

– Nous étions sur le lit. (Je jette un coup d'œil à l'endroit où il était, contre la fenêtre-miroir qui laisse aux autres tout le loisir de regarder sans être vus.) J'étais lové contre toi et je te prenais comme ça.

– Très lentement, m'interrompt-elle.

Je souris et lui mordille l'épaule.

– Malgré tous tes efforts, oui, très lentement. Je t'ai regardée jouir dans le miroir, exactement comme les voyeurs.

Ses doigts remontent sur mon torse et se figent sur ma peau nue, au niveau de mon cou.

– Et que s’est-il passé ?

J’inspire profondément et ferme les yeux. Ce seul souvenir me fait frémir de la tête aux pieds.

– Tu as perdu les eaux sur le trajet du retour.

– Et ?

*Et.*

Nous avons fait demi-tour, nous nous sommes rués à l’hôpital, aussi terrifiés qu’excités. J’ai fait irruption aux urgences, Sara dans mes bras, en criant à l’aide comme si on venait de lui tirer dessus alors qu’elle commençait simplement à accoucher.

– Et Annabel Dillon Stella est née vingt-sept heures plus tard.

– Notre *bébé* est né.

Extatique, elle sourit. Submergé par une vague d’allégresse, je la regarde avec tendresse.

– Ouais, putain.

Sa main descend sur mon torse, elle repère mon gland, l’effleure, puis continue sa langoureuse exploration jusqu’à la base de ma queue, à travers mon pantalon. Juste ça. Sans transition. Nul besoin de prendre de la distance avant de me toucher ainsi. Plus de séparation entre Sara la maman et Sara ma femme.

– Et nous sommes de retour. (Elle m’embrasse dans le cou.) Cette chambre me donne de ces idées... J’adore ça.

Je ferme les yeux et murmure :

– Je t’aime. (Elle me mordille.) À ton avis, que ressentent-ils en nous voyant ici ce soir ?

Je jette un coup d’œil au miroir géant.

– Une version moins intense de ce que *nous* ressentons.

– Comme s’ils étaient avec nous, quelque part.

– Ouais. Tu as vu comme ils nous suivaient dans le couloir ?

– Tout le monde. (Elle renverse la tête en arrière, plonge les mains dans mes cheveux. Je l’embrasse dans le cou, sur les épaules.) J’ai toujours su que des gens nous regardaient. Mais je ne savais pas que presque *tout le monde* s’amassait derrière notre fenêtre.

J’ouvre sa robe et la fais glisser sur ses épaules, très lentement. Comme si je découvrais son nouveau corps pour la première fois, à travers leurs yeux. Je sais qu’ils remarquent comme moi que ses seins sont plus ronds, que sa taille a retrouvé sa finesse. Ils la verront ce soir, sans transition. Son corps mince, épanoui, tellement excitant. À moitié nue, dans sa robe délicate, c’est une beauté. Ses mains fines, ses ongles rose pâle, ses lèvres ouvertes, humides... Elle incarne la douceur. Chez Sara, tout est *doux*.

Je n’arrive pas à m’empêcher de regarder vers le miroir, vers les voyeurs. Mon instinct de possession, ma fierté sont palpables.

*Regardez-la.* Je défais son soutien-gorge. *Regardez cette femme sublime, putain.*

Ses seins sont fermes, arrogants. Une vague de chaleur me submerge quand je réalise qu'elle n'a pas tiré son lait avant de venir.

– *Mon Dieu... Sara...*

– Reconnais-le, Stella. (Elle sort ma chemise de mon pantalon avec un sourire diabolique.) C'est pour de bon que nous allons jouer ce soir. (Elle déboutonne mon jean, glisse la main dans mon boxer.) Ici, tu ne pourras pas prétendre que les sucer ou recevoir le lait dans tes mains ne te rend pas fou. Tu ne pourras pas mentir en disant que mon corps n'est que pour elle. *Tu m'as faite comme ça. Alors reconnais-le !*

Elle me caresse, je gémis de plaisir. Je bande si dur que je n'arrive pas à savoir si c'est agréable ou douloureux. *Voilà* l'effet qu'elle a sur moi. Toute pensée disparaît, à part mon violent désir pour elle qui prend toute la place dans mon esprit.

– Ils te regarderont et ils se demanderont l'effet que ça fait, ou si tu aimes ça. (Elle murmure en passant un doigt sur ma clavicule.) Ils se demanderont si tu les baises souvent.

Impossible de la regarder comme ça, captivée, sexy, maîtresse d'elle-même, sans devoir refouler l'émotion qui monte dans ma poitrine. Les mains tremblantes, j'avale ma salive et finis de la déshabiller. Son désir est tangible, il grandit, remplit la pièce et commence à me consumer moi aussi. Et je sais ce que je ressentirai en me plongeant en elle... À quel point elle sera mouillée, glissante sur mes doigts et sur ma queue.

La robe est par terre, comme je l'avais imaginé en la voyant tout à l'heure. Je ne prends pas la peine de baisser sa culotte de dentelle Aubade, je glisse tout de suite les doigts dans son petit marécage.

– *Putain.*

– Ils doivent se demander pourquoi tu ne m'embrasses pas les seins...

Elle m'attire vers elle jusqu'à ce que ma langue s'enroule autour de la pointe rose et gonflée, jusqu'à ce que je savoure sa douceur. Je grogne en l'attrapant d'une main un peu trop avide, un peu trop brutale. Elle me caresse le dos.

– Ils doivent se demander ce que ça te fait de jouer avec mes seins.

Je suce en gémissant, puis je la tourne vers le miroir pour que tout le monde puisse nous voir : moi, plié en deux pour atteindre ses seins qui se dressent de plus en plus sous ma langue.

– Je vais les baiser.

– Ouais...

– Je jouirai dans ton petit cou et te lécherai si fort la chatte qu'ils verront à l'expression de mon visage à quel point tu as bon goût.

Elle me repousse sur le lit. Je m'assieds, elle monte sur mes genoux et m'embrasse à pleine bouche. Je laisse échapper un gémissement quand sa langue prend ma bouche. Sara est douce mais exigeante, avide de me sentir, de me dominer. Je l'aime comme ça, quand elle prend les devants, quand elle assume le pouvoir qu'elle possède sur moi, quand elle enfonce les poings dans mes cheveux pour tirer ma tête en arrière et me positionner dans l'angle qu'elle préfère. Je lui appartiens, chaque cellule de mon corps, chaque respiration, chaque réflexe.

Je ne parviens pas à quitter ses seins, je les triture, je les malaxe. J'aime tellement les sentir tendus, trempés dans mes mains. Je la tourne dos au miroir pour que les voyeurs distinguent mes mains qui descendent sur ses fesses.

Elle se frotte sur ma queue, me pousse pour que je m'allonge sur le dos. L'air déterminé, elle retire mon pantalon et mon boxer.

– Chaussettes, lui dis-je, et elle glousse en les retirant.

D'un regard, ma femme me communique toutes ses idées coquines avant de lécher mes cuisses et de les ouvrir pour effleurer mes couilles du bout de la langue.

– Petite fille perverse...

Je ferme les yeux, elle remonte jusqu'à ma queue. J'empoigne ses cheveux et la guide. Son excitation est à son comble, elle me suce avec frénésie. Je m'appuie sur un coude pour donner une fessée à son petit cul et pour toute réponse, elle grogne en me prenant tout entier dans sa bouche.

Sa bouche brûlante m'aspire, c'est tellement bon, presque *trop*. J'ai l'impression que je ne tiendrai pas plus d'une minute. Soudain, je retourne Sara dans le lit, en souriant à son expression surprise. Je place ma queue, humide de salive, entre ses seins. Je vais et viens avec un abandon sauvage que je n'ai pas ressenti depuis très longtemps. Mon excitation est telle que je serais capable de lui faire des bleus, mais ni l'un ni l'autre ne semblent préoccupés par cette éventualité. Je peux jouir dans son cou, la défoncer, sentir mon gland sur la peau délicate de sa gorge. Je sais que c'est exactement ce qu'elle voulait. Elle désirait me sentir à nouveau brutal et possessif, fou d'elle.

Elle avait envie de retrouver cette part de moi. Me sentir obsédé par son corps, gourmand et avide, toujours prêt à la baiser, lui a manqué. A-t-elle vraiment besoin que j'insiste sur mes sentiments ? Je lui dis tous les jours qu'elle est belle. Tous les soirs, mon désir est palpable quand elle se blottit contre moi. Mais bien sûr, ici, c'est différent : nous sommes encore plus nus que dans notre chambre à coucher, nous nous sentons obligés d'aller toujours plus loin, pour les gens qui nous regardent.

Nous leur offrons un spectacle intime, mais rien n'est jamais factice ou surjoué. Ces moments deviennent comme un jeu où nous pouvons exprimer toutes nos pensées les plus secrètes et les plus osées. Chaque impulsion, chaque envie, chaque tiraillement que nous ressentons.

Je lis dans son regard : *Tu vois ? Tu as oublié à quel point j'aime te sentir libre et bestial avec moi. Tu as oublié qu'ici nous jouons avec nos désirs et nos limites.*

Non, je me souviens.

C'est le *meilleur* jeu du monde. Elle doit penser la même chose parce que ses lèvres s'entrouvrent, un sourire illumine son visage, puis elle éclate de rire. Elle me caresse et se cambre pour que je la prenne plus fort.

J'ai déjà envie de jouir, la douleur-plaisir bouillonne dans mes membres, elle monte et monte quand je baise ses seins. Mes hanches bougent plus vite, plus fort, je laisse échapper un cri, un avertissement de la puissance de mon orgasme, de l'endroit où...

Son cou.

Ses seins.

Son menton, sa lèvre inférieure.

Les yeux écarquillés, elle se penche et me regarde jouir sur elle.

Haletant, je glisse sur son corps, effleure sa peau maculée de sperme et laisse errer ma main sur son ventre. Je m'installe entre ses jambes, j'embrasse ses hanches, ses cuisses et finalement la douceur sucrée entre ses jambes. Elle enfonce les mains dans mes cheveux, tire dessus. Ses hanches se décollent du lit, esquissent des cercles tandis que je la suce et la lèche. Je sais comment la faire jouir vite. J'ai envie d'entendre son cri rauque, ses gémissements qui s'éteignent, de voir son sourire, ses yeux fermés de soulagement, ses lèvres sur lesquelles perle la sueur.

Sans la quitter des yeux, je m'agenouille et glisse deux doigts en elle. Je l'ai vue nue dans toutes les circonstances, dans toutes les positions. Les jambes écartées sous moi, dans un lit ; sous la douche, en me suppliant de lui donner plus de plaisir, de ne pas lui faire mal ; fascinée par mes mains, ou le regard ailleurs. L'exhiber ainsi tout en étant le seul à pouvoir la toucher est très excitant. Je suis également le seul à connaître le secret de ses moments intimes. Personne d'autre ne la verra donner naissance à un bébé ou se raser les jambes dans la baignoire. Personne ne la verra dormir, blottie contre un oreiller, ou bercer notre fille à quatre heures du matin. Tous ces inconnus nous observent, la regardent jouir sous mes doigts et ma langue, mais ils ne seraient jamais capables de lui offrir ce que je lui donne chaque jour. Pour Sara, rien n'est plus excitant que mon amour total et infini.

Je mets tout mon amour dans mes caresses. Je la connais par cœur, depuis ces deux années qui me paraissent une éternité. Je retire mes doigts avec précaution puis je grimpe sur elle pour l'embrasser. De nouveau en pleine érection, je la pénètre d'un coup. Je veux être en elle quand elle s'abandonnera.

Sara noue les jambes autour de mes hanches, ses mains glissent dans mon dos, et elle halète dans mon oreille, murmure qu'elle est tout près, me demande d'aller plus vite, de l'embrasser, plus fort, encore plus fort.

Sa peau est collante de foudre, de lait, de transpiration et de whisky. Peu à peu, son plaisir monte jusqu'à ce que la sensation devienne trop intense pour être simplement désignée sous le nom de plaisir. C'en est presque douloureux. Tendre, je l'embrasse encore, je gémis. Enfin, mes barrières s'effondrent et je m'abandonne au désir de la baiser dans une frénésie désordonnée.

– Max... murmure-t-elle en m'attirant contre elle.

J'effleure sa peau sensible, elle frissonne comme si je lui avais fait mal. Je fais mine de me retirer, mais elle plaque ses deux mains sur mon dos en sueur.

– Reste en moi.

Le visage dans son cou, je retiens mon souffle tout en essayant de ne pas l'écraser. Elle enfonce ses ongles dans mon dos, les jambes toujours autour de moi.

– Ça va ?

Elle acquiesce et je chuchote, l'air joueur :

– C'était sympa.

Je sens son sourire quand elle m'embrasse sur la joue.

– Ravie de vous retrouver, M. et Mme Stella, lance-t-elle.



Scott nous ramène tous les deux à travers les rues de Manhattan. Je me sens libéré, enfin à même de laisser retomber la pression pour la première fois depuis des mois. Je m'en rends compte seulement maintenant : j'avais peur. Je ne savais pas si nous parviendrions à retrouver notre passion ou si, désormais, il y aurait toujours autre chose – des enfants, nos carrières, la vie en général – qui nous empêcherait de nous retrouver.

Si les choses avaient tourné ainsi, ça ne m'aurait pas dérangé outre mesure. Si notre liaison secrète avait perdu de son intensité, nous aurions été obligés d'apprendre à être aussi proches l'un de l'autre d'une manière différente. Mais savoir que nous pouvons revenir à notre petite bulle érotique aussi facilement, à n'importe quel moment, soulage un grand nombre de mes angoisses.

– À quoi penses-tu ?

Elle me pose toujours la question aux pires moments.

– À des trucs de connard.

– Alors tu es *obligé* de me le dire !

Je me tourne vers elle et lui prends les mains :

– J'étais en train de penser que je suis soulagé que certaines choses n'aient pas changé dans notre vie. Si c'était le cas, je m'y serais fait, même si j'aurais été un peu désemparé au départ. Je suis d'accord pour te partager avec autant d'enfants que tu veux, tant qu'une part de toi n'appartient qu'à moi.

– Je suis toute à toi, s'exclame-t-elle, l'air surpris. C'est ça, notre mariage. Cette alchimie que nous entretenons, parce qu'un jour, nous serons à nouveau seuls dans cet énorme appartement !

– Si tu veux d'autres enfants, on ne pourra pas toujours rester à Manhattan, tu sais...

Elle pose deux doigts sur mes lèvres.

– Chut... Laisse-moi m'accrocher à cette idée.

Tout à coup, nous réalisons tous les deux que nous n'avons pas entendu nos téléphones sonner pendant tout le temps où nous étions au club.

– Merde, murmure-t-elle en fouillant dans son sac. Je l'aurais éteint ?

– Moi non.

Je sors mon téléphone de ma poche : pas de messages, pas d'appels manqués, rien.

J'envoie un message rapide à Niall :

Tout va bien ? On rentre.

Il me répond instantanément :

Nickel. Annabel dort. À tout de suite.



Niall est allongé sur le canapé en cuir, dans le salon, occupé à regarder John Oliver à la télévision. Annabel est endormie contre lui, le pouce dans la bouche, l'autre main agrippée à sa couverture lion.

– Vous avez passé une bonne soirée ? demande-t-il en nous regardant pendre nos manteaux dans le placard.

– Merveilleuse. (Je les observe tous les deux.) Tu es sûr de ne pas vouloir t'installer à New York ? Il y a un appartement à vendre de l'autre côté du couloir. Ce serait très pratique...

Il éclate de rire.

– C'est tentant. Ton appartement est plutôt confortable et la petite est mignonne, tu sais.

– Merci, mec. Grâce à toi, on a oublié de s'inquiéter.

Avec le regard qui signifie que je suis un tocard sentimental, il me sourit et pose la main sur le ventre d'Annabel.

– C'était super. Un jour, tu pourras peut-être me rendre la pareille...

Son sourire se crispe légèrement, et dans la lueur de ses yeux, je sens la douleur de l'échec de son mariage.

– Bien sûr.

Sara part se changer, je prends Annabel dans mes bras avec la confiance d'un père qui s'attend à ce que son enfant ne se réveille pas. Ç'aurait été trop facile. Pour une fois, elle ouvre les yeux, grimace et se met à crier.

– Ah, désolé, désolé... je murmure en la berçant. Juste une minute, ma chérie, ta mère arrive.

Annabel n'a pas envie qu'on la porte ou qu'on la berce ; elle veut Sara. Son hurlement de colère me fait mal au cœur, je me sens impuissant. Mais pas autant qu'il y a quelques jours. Mes batteries sont chargées à fond, je suis rempli de patience, de calme, parce qu'au fond, je suis parfaitement heureux.

Sara fait irruption dans le salon, récupère Annabel et l'emmène dans sa chambre. Je les suis. Elles s'installent dans le rocking-chair.

– Décidément, mes deux femmes sont sublimes.

– Facile, Annabel est le plus beau bébé du monde.

Détendue, gaie, Sara me sourit. Comme si elle savait depuis le début que nous allions y arriver.

J'embrasse ma fille sur la joue. Au contact de sa mère, elle s'est tout de suite calmée.

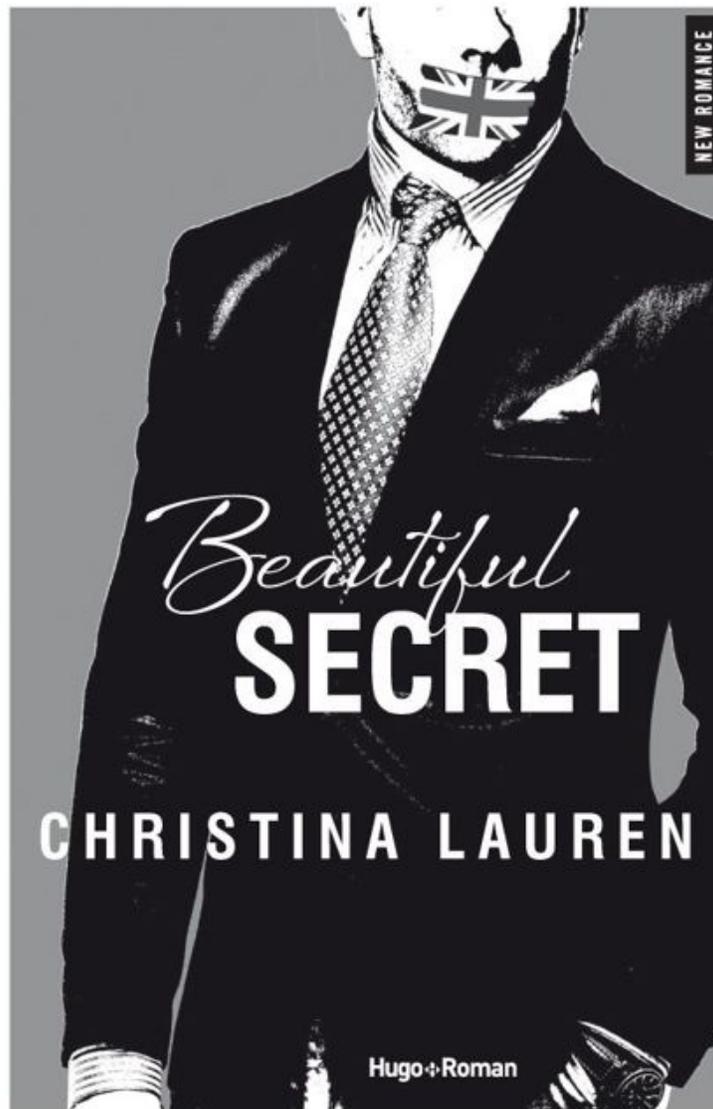
Je chuchote :

– Tu as hérité de la sensibilité de ton papa. Désolé, ma chérie. Mais comme tu es aussi forte que maman, tout ira bien pour toi.

ET LA SUITE DE LA SÉRIE *BEAUTIFUL*  
DÉCOUVREZ LES AVENTURES DE NIALL STELLA,  
DE RETOUR À NEW YORK,  
DANS

*Beautiful*  
**SECRET**

AVEC NIALL ET TOUS LES PERSONNAGES DE  
*BEAUTIFUL BASTARD*, *BEAUTIFUL STRANGER*,  
*BEAUTIFUL PLAYER*... ET L'UN DES PERSONNAGES  
DE LA SÉRIE *WILD SEASONS* DE CHRISTINA LAUREN.



# Beautiful SECRET

– Je ne dis pas que sa bite doit être énorme. Mais...

– *Pippa* !

Je me cache le visage entre les mains. Il est 7 heures 30, un jeudi matin, nom de Dieu ! Elle ne peut pas être déjà ivre !

J'adresse un sourire contrit au type qui se trouve avec nous dans l'ascenseur. Ses yeux sont écarquillés. J'aimerais faire accélérer la cabine par la force de mon esprit.

Je lance un regard noir à Pippa. Elle articule :

– *Quoi ?* (Sans se laisser démonter, elle écarte ses deux index d'une trentaine de centimètres.)

Mais il doit être monté comme un *cheval*, putain !

Au troisième étage, les portes s'ouvrent et nous sortons, ce qui m'évite d'avoir à m'excuser.

– On n'était pas seules, tu t'en es rendu compte ?

Je la suis dans le couloir, m'arrête devant les portes transparentes sur lesquelles le nom *Richardson-Corbett* est gravé.

Elle cherche les clefs dans son énorme sac à main jaune pétant, recouvert de clous métalliques brillants, puis lève les yeux. Les breloques de ses bracelets tintent comme un carillon. Dans la lumière fluorescente, ses longs cheveux rouges flamboient comme des néons.

Avec ma chevelure blond foncé, mes vêtements ordinaires et mon sac en bandoulière beige, je fais pâle figure à côté d'elle.

– Ah bon ?

– Non ! Il y avait un mec qui travaille à la compta juste en face de toi. Je dois m'y rendre tout à l'heure, alors merci, il n'aura qu'à me regarder pour entendre résonner le mot *bite* dans sa tête.

– J'ai aussi dit « monté comme un cheval ». (Elle esquisse une grimace coupable avant de se concentrer à nouveau sur son sac.) Les mecs de la compta ont besoin de se décoincer, ça ne leur fera pas de mal. (Elle poursuit, en faisant un geste théâtral vers le bureau encore plongé dans l'obscurité.) Nous sommes assez seules pour toi, là ?

Je fais une révérence moqueuse à Pippa.

– Je vous en prie, parlez, Madame.

Les sourcils froncés, elle acquiesce.

– Ce que je veux dire, c’est qu’en toute logique, elle *doit* être énorme.

Je répète, en ravalant un sourire :

– *En toute logique.*

Mon cœur bat toujours plus vite quand on parle de *lui*. Discuter de la taille de sa bite n’arrange rien... C’en est fini pour moi.

Victorieuse, Pippa brandit les clefs du bureau et introduit la plus grande dans la serrure.

– Ruby, tu as vu ses doigts ? Ses *pieds* ? Sans parler du fait qu’il fait plus de deux mètres de haut !

– Un mètre quatre-vingt-dix. Et la taille des mains, ça ne veut rien dire. (Nous fermons la porte derrière nous et allumons la lumière.) Beaucoup de mecs ont de grandes mains mais sont mal lotis au niveau de...

L’espace des stagiaires se trouve au fond des bureaux de Richardson-Corbett Consulting, l’une des plus importantes et prestigieuses entreprises européennes de consulting en construction.

Je passe plus de temps ici, à travailler, que chez moi, dans mon minuscule appartement londonien. Mes efforts semblent porter leurs fruits : après trois mois de dur labeur, une plaque de métal a remplacé l’étiquette scotchée portant le nom *Ruby Miller*. J’ai même troqué mon minuscule bureau du quatrième étage contre un autre, plus spacieux, situé dans l’immense open space du troisième.

J’ai toujours des facilités à l’école. Les classes se sont succédé sans effort au lycée, j’ai survécu à la licence avec seulement quelques crises d’angoisse. Mais depuis que je me confronte aux ingénieurs les plus doués d’Angleterre, la donne a changé. Je n’ai jamais travaillé aussi *dur* de ma vie. Si je continue sur ma lancée, je dégotterai une place à Oxford dans le master de mes rêves. Bien sûr, *continuer sur ma lancée* signifie ne pas parler des bites des seniors dans l’ascenseur...

Mais Pippa n’en a manifestement pas fini.

– Je crois avoir lu que la taille de la bite correspond à la longueur du majeur au poignet, ajoute-t-elle en utilisant ses doigts pour mesurer sa propre main. Si c’est vrai, l’homme de tes rêves doit être avantagé de sa personne...

Je soupire en accrochant mon manteau derrière la porte.

– Sûrement...

Pippa jette son sac sur sa chaise et me lance un regard de connaisseur :

– Tes efforts pour avoir l’air indifférente sont courageux, mais tu ne m’auras pas. Comme si tu ne matais pas son sexe chaque fois que tu les croises !

Je m’efforce de prendre une expression indignée et de trouver un contre-argument.

Rien. Ces six derniers mois, j’ai lancé tant de regards amoureux en direction de Niall Stella que je pourrais me spécialiser dans la topographie de son entrejambe.

Je range mon sac dans le tiroir du bas de mon bureau et le referme avec un soupir résigné. Apparemment, mes coups d’œil discrets n’ont pas été aussi discrets que je l’imaginai.

– Malheureusement, je pense que son sexe ne s’approchera jamais de moi.

– Si tu ne lui adresses jamais la parole, ça ne risque pas. Franchement, si j’avais la moindre opportunité de choper le type des Ressources humaines, je n’hésiterais pas. Tu devrais au moins oser parler à M. Stella, Ruby. (Je secoue la tête, elle m’envoie son écharpe au visage.) Considère qu’il s’agit de travaux pratiques pour ton cours d’Intégrité structurelle. Dis-lui que tu as besoin de tester la résistance à l’extension de sa poutre métallique.

J’éclate de rire et grogne :

– Je ne crois pas, non.

– Ethan, dans le département des contrats alors. Il est petit, mais il est *bien foutu*. Et tu l’as vu faire ce truc avec sa langue au pub ?

– Mon Dieu, non. (Je m’assois sous son regard inquisiteur.) On peut arrêter maintenant ? J’ai un faible pour quelqu’un, ce n’est pas la fin du monde. Je *sors* parfois.

Elle soupire.

– Ne te méprends pas. Stella est sexy comme un diable, mais il est un peu guindé, non ?

Je caresse mon bureau.

– J’aime ce côté chez lui. Il a l’air stable.

– Coincé.

J’insiste :

– *Réservé*. Comme s’il sortait d’un roman de Jane Austen. C’est M. Darcy.

J’espère qu’elle comprendra mieux avec un exemple.

– Je ne comprends pas. Darcy est à la limite de l’impolitesse avec Elizabeth. Qui voudrait sortir avec un type aussi torturé ?

– Torturé ? Darcy ne la couvre pas de faux compliments ou d’éloges qui ne veulent rien dire. Quand il lui dit qu’il l’aime, il le pense au plus profond de lui-même.

Pippa s’affale sur sa chaise et allume son ordinateur.

– Moi, j’adore flirter.

– Mais on flirte avec tout le monde. Darcy est mal à l’aise en société, plein de mystère. Mais si tu conquiers son cœur, c’est pour toujours. S’il draguait un peu tout le monde, ça gâcherait le plaisir. (Je laisse échapper un soupir.) Ces mecs forts mais timides sont une race en voie d’extinction.

Mais l’idée de forcer le héros mélancolique à se déchaîner est tentante. L’imaginer avec moi, sans inhibition, plein de désir et de charme, m’empêche de réfléchir quand il se trouve à proximité.

– Alors, bats-toi pour lui. Objectivement, il est sublime, et je suis sûre qu’il a plus d’un tour dans sa manche. Parle-lui, oblige-le à sortir de sa carapace. Tu as des mois devant toi avant de recommencer les cours. La vie est courte, vis-la à fond !

– Le problème, c’est que je deviens stupide dès qu’il s’approche de moi.

Ça me fait du bien de parler de lui avec quelqu’un qui le côtoie, quelqu’un d’autre que London et Lola, qui sont à l’autre bout du monde.

– Comment suis-je supposée avoir une conversation avec lui ? Je suis incapable de prononcer *un mot* en sa présence ! La semaine dernière, en réunion, Anthony m’a demandé de présenter des données que j’avais rassemblées pour le projet Diamond Square, je défonçais tout... jusqu’à ce que je lève les yeux, il était juste derrière Anthony. Tu sais à quel point j’avais travaillé dur. *Des semaines*. Un regard de Niall Stella, et c’est l’hécatombe.

Je ne sais pas pourquoi, mais je n’arrive pas à l’appeler par son prénom. Impossible de dire Niall sans Stella, comme pour le Prince Harry ou Jésus-Christ.

– Je me suis interrompue en plein milieu d’une phrase. Quand il s’approche, je me mets à bafouiller ou je deviens muette.

Pippa éclate de rire et plisse les yeux. Elle m’observe de haut en bas.

– Tu es vraiment jolie aujourd’hui. (Elle se tait un moment.) Il y a une raison particulière ?

– Non.

Je fais mine de vérifier les connexions derrière mon ordinateur.

Pippa attrape le calendrier et le scrute.

– Tu sais, je viens de réaliser que nous étions *jeudi*. *Tu es une petite menteuse !* Ça explique tes cheveux en bataille et ta petite jupe friponne.

– Avec mes cheveux courts, j’ai l’air d’une sauvageonne ou d’une bonne sœur. Je n’ai pas beaucoup d’options.

Même si je ne veux pas l’admettre, j’ai passé beaucoup trop de temps à me préparer ce matin.

Quand j’ai obtenu ma licence, j’ai décidé de changer le cours de mon existence en acceptant un stage à Londres, dans l’espoir de dégoter une place dans un master d’Oxford. J’ai opté pour un changement radical. Je suis allée chez le coiffeur avec Lorelei et, pendant qu’on lui faisait un shampoing, j’ai demandé qu’on me coupe les cheveux : court derrière, au niveau des oreilles, avec une énorme frange que je porte sur le côté. C’est étrange comme une coupe de cheveux peut booster la confiance de quelqu’un. Ça a été le cas pour moi.

Je me sens beaucoup plus sexy. Dangereuse...

C’est exactement ce dont j’ai besoin aujourd’hui. Parce que, comme Pippa l’a habilement remarqué, aujourd’hui nous sommes jeudi. Mon jour préféré de la semaine. Le jeudi, je le vois.



À part ça, les jeudis n’ont vraiment rien de particulier. Aujourd’hui, j’ai tout un tas de choses inintéressantes à faire. Arroser le petit ficus triste que Lola a insisté pour que je l’emporte à 9 000 kilomètres de San Diego. Imprimer les documents pour une proposition d’achat et les envoyer par la poste. Sortir les poubelles du recyclage. Une vie glamour ! Mais mon Outlook indique que comme tous les jeudis, il y a la réunion du groupe d’ingénieurs avec Anthony Smith. Pendant une heure, chaque semaine, je peux regarder Niall Stella, vice-président, directeur de la planification, et bordel, le mec le plus sexy du monde !

Si seulement je pouvais l'ajouter à ma to-do list...

Une heure avec Niall Stella, c'est une bénédiction *et* une malédiction, parce que toutes les discussions des associés seniors et les projets de l'entreprise sont fascinants. J'ai vingt-trois ans, je ne suis plus une gamine. Je possède un diplôme d'ingénieur, je pourrais être *leur* chef un jour. Mais seul cet homme a le pouvoir d'accaparer mon attention. C'est humiliant. Je n'ai plus douze ans, je ne me laisse pas impressionner facilement *et* je fréquente des garçons. D'ailleurs, j'en fréquente beaucoup plus depuis que je suis à Londres à cause du... charme anglais. Sans commentaire.

Mais ce Britannique en particulier, malheureusement, est hors de portée. Presque littéralement : Niall Stella est grand, raffiné, avec ses cheveux châtain parfaitement ondulés, ses yeux bruns magnifiques, ses épaules larges et musclées. Son sourire est si ravageur que, lors des rares occasions où il l'affiche, toutes les filles du bureau oublient ce qu'elles voulaient dire.

D'après les cancans du bureau, il a obtenu son diplôme avec quelques années d'avance, et c'est un dieu de l'urbanisme. Je n'y croyais pas avant de commencer à travailler chez Richardson-Corbett, et de le voir donner son avis sur n'importe quelle règle de construction, ou sur la composition chimique des additifs du béton. Il a le dernier mot sur tous les projets. Un jeudi, à mon grand dam, il est même parti en pleine réunion parce qu'un chef de chantier affolé l'avait appelé. Un conducteur de travaux d'une autre entreprise avait mal lu les plans des fondations et avait demandé de couler le béton au mauvais endroit. Rien ne se construit virtuellement à Londres sans que Niall Stella y jette un coup d'œil, de près ou de loin.

Il prend son thé avec du lait, sans sucre. Le lait avant le thé, dans la tasse. Au troisième étage, son bureau est immense. Même s'il n'a jamais le temps de regarder la télé, il soutient les Leeds United. Né à Leeds, il a étudié à Cambridge, puis à Oxford, et vit à Londres. Entre-temps, l'accent de Niall Stella est devenu snob.

J'oubliais : récemment divorcé. J'ai cru que j'allais m'étouffer en apprenant la nouvelle.

Libre.

Nombre de fois où Niall Stella m'a jeté un coup d'œil pendant les réunions du jeudi ? Douze. Nombre de conversations ? Quatre. Nombre de conversations dont il est susceptible de se souvenir ? Aucune. Je lutte contre mon coup de foudre pour Niall Stella depuis six mois, et je suis certaine qu'il ne sait même pas que je travaille dans son entreprise. Il me prend peut-être pour la fille qui livre du chinois.

À ma grande surprise, il n'est pas encore là. Parce qu'en règle générale, il est toujours le premier arrivé. J'ai jeté un coup d'œil *plusieurs fois*, en me tordant le cou, pour le chercher parmi tous mes collègues à l'œil morne qui entrent dans la salle de conférences.

Cette salle comporte un mur de fenêtres qui donne sur la rue, toujours animée. Ce matin, il ne pleuvait pas quand je suis arrivée au bureau. Pourtant, comme quasiment tous les jours ici, le ciel est lourd de nuages et la pluie menace. C'est le genre de pluie qui ressemble à un brouillard mouillé, mais j'ai appris à ne plus me laisser avoir : en trois minutes dehors, je suis trempée. Même si j'ai grandi dans un État plus pluvieux que la Californie du Sud, je n'aurais jamais pu imaginer que Londres, entre

octobre et avril, serait aussi humide. C'est comme si un nuage permanent entourait mon corps et me mouillait de l'intérieur.

Le printemps commence tout juste à Londres, mais la petite cour de l'autre côté de Southmark Street est toujours aussi vide que lugubre. On m'a raconté que, l'été, les chaises roses et les petites tables du restaurant mitoyen l'envahissent. Aujourd'hui, on ne voit que du béton, des branches nues, des feuilles marron trempées éparpillées sur le sol désolé.

Autour de moi, les gens se plaignent du temps en allumant leur ordinateur portable et en finissant leur thé. Je détourne mon regard des fenêtres et fixe les dernières personnes qui se hâtent d'entrer. Tout le monde a envie d'arriver avant Anthony Smith – mon boss, le directeur d'exploitation de l'entreprise – qui descend du sixième étage.

Anthony... Bon, d'accord, c'est un peu un connard. Il mate les stagiaires, aime s'écouter parler et n'a jamais l'air sincère. Tous les jeudis matin, il se plaît à critiquer la dernière personne qui entre, avec une remarque acerbe sur ses vêtements, sa coiffure, pendant que le reste de la salle écoute en silence. Tellement humiliant.

La porte s'ouvre en grinçant. *Emma.*

Emma s'attarde, tient la porte pour quelqu'un. *Ah, Karen.*

Des voix résonnent dans le couloir et approchent. *Victoria et John.*

Et le voilà.

Pippa murmure à côté de moi :

– Que la fête commence...

Je distingue le sommet de la tête de Niall Stella, qui entre juste après Anthony. J'ai l'impression que l'oxygène me manque. Les chuchotements s'assourdissent soudain, et le *voilà*, avec son air discret. Très naturellement, il jette un coup d'œil circulaire pour déterminer qui est là et qui manque. Son costume noir lui va parfaitement, il plonge une main dans la poche de son pantalon.

Je sens ma gorge se serrer.

Niall Stella est le genre de mec qu'on remarque dès qu'il entre dans une pièce. Non pas parce qu'il parle fort ou qu'il fait de grands gestes. C'est justement tout le contraire. Il dégage une assurance tranquille, son allure impose le respect, donne envie de l'écouter ; on sent que lorsqu'il ne parle pas, il regarde et remarque tout le monde.

Tout le monde sauf moi.

Je suis issue d'une famille de psychologues qui analysent *tout*, donc je n'ai jamais été du genre à rester silencieuse. Le fait que je sois incapable d'émettre le moindre son en sa présence n'a vraiment aucun sens. Je ressens pour lui une sorte de passion.

Il n'a même pas besoin de venir aux réunions du jeudi, mais il est toujours présent car il veut s'assurer qu'une bonne entente règne entre les départements, que sa planification stratégique « soit compréhensible par tous, clairement exprimée ». Niall Stella doit coordonner les pratiques de l'entreprise avec les politiques publiques et sa propre planification stratégique.

Non, je n'ai pas retenu tout ce qu'il a dit pendant les réunions.

Aujourd'hui, il porte une chemise bleu ciel avec un costume noir. Sa cravate est jaune et bleu, mes yeux sont attirés par son double nœud, par sa pomme d'Adam bien dessinée, sa mâchoire carrée. Sa bouche impassible est pincée, il a l'air consterné. Je lève les yeux jusqu'aux siens... et remarque avec horreur qu'il me regarde le dévorer du regard comme si je n'étais là que pour ça.

À suivre...

POUR CEUX QUI SERAIENT PASSÉS À CÔTÉ  
DU ROMAN PAR LEQUEL TOUT A COMMENCÉ,  
OU POUR CEUX QUI VOUDRAIENT LE RELIRE...

## *Beautiful* **BASTARD**

LE PHÉNOMÈNE QUI A ENTHOUSIASMÉ  
PLUS DE DEUX MILLIONS DE LECTEURS  
AUX ÉTATS-UNIS !

Un boss perfectionniste.

Une collaboratrice ambitieuse.

Un duel amoureux et torride dans l'univers de l'entreprise.

Brillante et déterminée, Chloé, sur le point d'obtenir son MBA, n'a qu'un seul problème : son boss, Bennett. Trentenaire séduisant, arrogant et égocentrique, il est aussi odieux que magnétique. Un *Beau Salaud*.

Après plusieurs années passées en France, Bennett revient à Chicago pour occuper un poste important au sein de l'entreprise familiale – un grand groupe de communication. Comment imaginer que sa collaboratrice, Chloé, serait cette ravissante et exaspérante créature de 26 ans, au charme certain et à l'esprit affûté, qui n'entend rien sacrifier de sa carrière ?

Si Bennett et Chloé se détestent, leur attirance mutuelle, inexorable et obsédante, les conduit à tester leurs propres limites et à enfreindre, une à une, toutes les règles qu'ils s'étaient jusque-là imposées. À une seule fin : se posséder. Au bureau, dans l'ascenseur, dans un parking. Partout...

Arrivés à un point de non-retour, fous de désir, Bennett et Chloé parviendront-ils à mettre leur ego de côté pour décider enfin de ce qu'ils acceptent de perdre ou de gagner ?

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. »

S. C. Stephens



**CHRISTINA LAUREN** est le nom de plume d'un duo d'écrivains, de meilleures amies, d'âmes sœurs – de jumelles de toujours ! Christina Hobbs et Lauren Billings sont les auteurs de *Beautiful Bastard* et des séries *Beautiful* et *Wild Seasons*, en tête des listes de best-sellers du *New York Times*, de *USA Today* et à travers le monde. Dans la plupart de leurs romans, aussi romantiques qu'empreints d'une sensualité torride, on s'embrasse. On s'embrasse beaucoup. On les retrouve sur le web – [christinalaurenbooks.com](http://christinalaurenbooks.com) – ou sur Twitter – @seeCwrite et @lolashoes – , sur le site français : [www.beautifulbeloved.fr](http://www.beautifulbeloved.fr)

Retrouvez l'univers de *Beautiful Beloved* sur le site :  
**[www.beautifulbeloved.fr](http://www.beautifulbeloved.fr)**  
et l'actualité de la saga *Beautiful* et de ses auteurs sur :  
**[facebook.com/sagabeautiful](https://facebook.com/sagabeautiful)**

Retrouvez tous les autres titres de la collection « New Romance » sur Facebook :  
**[facebook.com/HugoNewRomance](https://www.facebook.com/HugoNewRomance)**

## Hugo · Roman

### Romans parus et à paraître dans la collection « Hugo New Romance » :

Du même auteur, Christina Lauren :

*Beautiful Bastard*

*Beautiful Stranger*

*Beautiful Bitch*

*Beautiful Sex Bomb*

*Beautiful Player*

*Beautiful Beginning*

*Beautiful Beloved*

*Beautiful Secret* : avril 2015

*Wild Seasons* - tome 1 *Sweet Filthy Boy* : mars 2015

*Wild Seasons* - tome 2 *Dirty Rowdy Thing* : mai 2015

*Wild Seasons* - tome 3 *Dark Wild Night* : septembre 2015

De Anna Todd :

*After* - saison 1 : janvier 2015

*After we collided* - saison 2 : février 2015

*After we fell* - saison 3 : mars 2015

*After ever happy* - saison 4 : printemps 2015

De Lexi Ryan :

*Unbreak Me* - tome 1

*Unbreak Me* - tome 2, *Si seulement...*

*Unbreak Me* - tome 3, *Rêves volés*

De Emma Chase :

*Love Game* - tome 1 [*Tangled*]

*Love Game* - tome 2 [*Twisted*]

*Love Game* - tome 3 [*Tamed*] : janvier 2015

*Love Game* - tome 4 [*Holy Frigging Matrimony*] : avril 2015

De C.S. Stephens :

*Thoughtless* - tome 1 *Indécise*

*Thoughtless* - tome 2 *Insatiable*

*Thoughtless* - tome 3 *Intrépide*

De Katy Evans :

*Fight for Love* - tome 1 *Real*

*Fight for Love* - tome 2 *Mine* : janvier 2015

*Fight for Love* - tome 3 *Remy* : mars 2015

*Fight for Love* - tome 4 *Roque* : mai 2015

*Fight for Love* - tome 5 *Ripped* : juillet 2015

De Maya Banks :

*Slow Burn* - 3 tomes : mai, août, novembre 2015

De Laura Trompette :

*Ladies' Taste* - 3 tomes : avril, juillet, septembre 2015

De Jay Crownover :

*Marked Men* - 2 tomes : août, octobre 2015

De Laurelin Paige :

*Fixed* - 2 tomes : septembre, novembre 2015

De Kay Bromberg :

*Driven* - 2 tomes : octobre, novembre 2015

De Colleen Hoover :

*Maybe Someday* : 2015

*Ugly Love* : 2015

Retrouvez toute l'actualité de la série *Beautiful* de Christina Lauren et des autres titres de la collection « New Romance », sur notre page Facebook :

[www.facebook.com/HugoNewRomance](http://www.facebook.com/HugoNewRomance)

[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)